This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

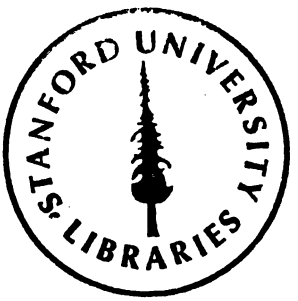
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

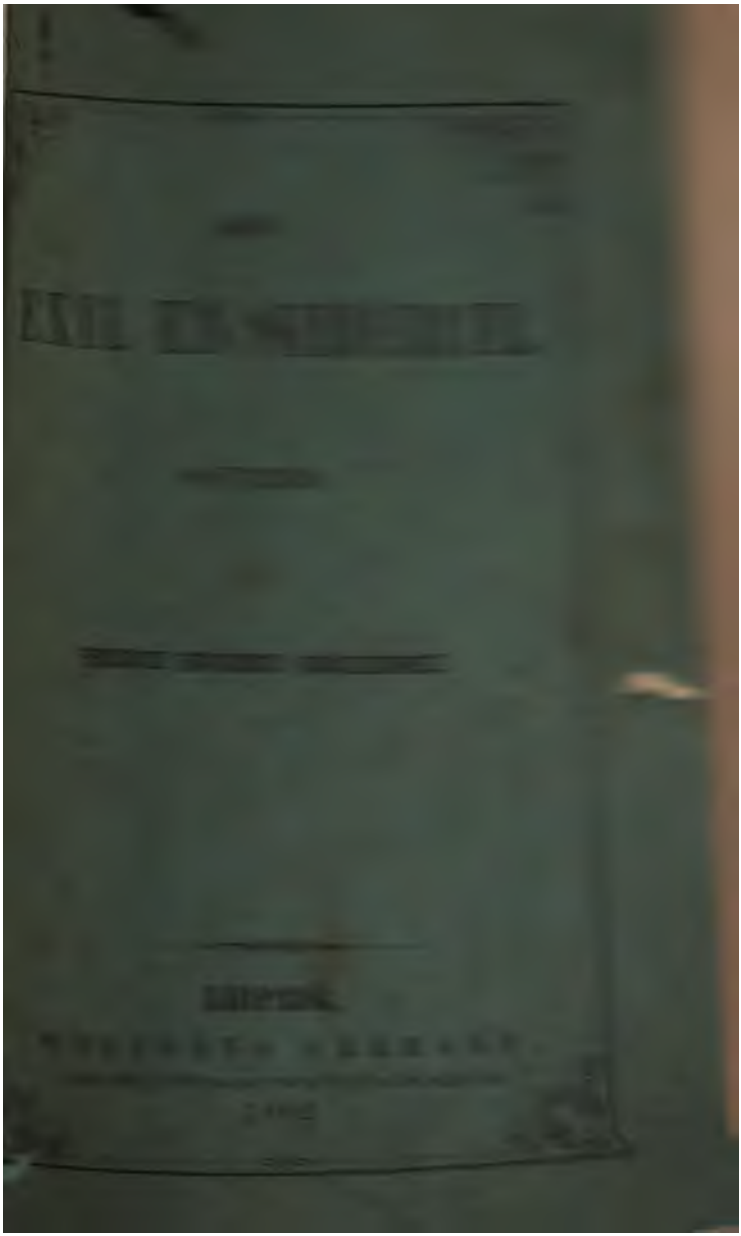
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DK
770
.0314
1862


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



MON

EXIL EN SIBÉRIE.

SOUVENIRS

DU

PRINCE EUGÈNE OBOLENSKI.

LEIPZIG,

WOLFGANG GERHARD,

LIBRAIRIE CENTRALE POUR LES PAYS SLAVES.

1862.

AVANT-PROPOS.

Lors de mes fréquents voyages en Russie j'eus souvent l'occasion de voir ces *Souvenirs du prince Obolenski* qui y circulent, de main en main, en exemplaires manuscrits. Je fus frappé de la douceur pleine de résignation qui règne dans ces pages; le prince ne parle presque jamais de lui-même, mais s'apitoie sur le sort des autres. Il y a du Silvio Pellico dans son caractère; — comme le grand martyr italien, c'est à Dieu qu'il se confie, c'est Dieu qu'il loue dans ses souffrances. Une grande partie des *Souvenirs* est vouée à la mémoire de Ryléeff qui paya de sa vie pour avoir, le premier, osé prononcer le mot *Constitution*. Car Ryléeff n'était pas républicain; il savait que la Russie n'était pas mûre pour cette forme de gouvernement; le but de sa vie, de tous ses efforts tendait à une liberté dans les limites des lois,

des lois égales pour tout le monde. Il ne voulait point de caste privilégiée, il voulait rendre impossible des favoris pareils à un Araktchéeff, à un Kleinmichel; il voulait que le Gouvernement choisît ses aides parmi tous ceux qui ont du talent et de l'esprit, que la presse et le peuple pussent contrôler les actes du Gouvernement, en un mot, il voulait la Constitution; vœu que partagent avec lui tous les hommes de cœur. L'influence qu'il avait sur tous ceux qui l'approchaient était sans bornes, et elle devait l'être, car la noblesse de caractère du plus grand citoyen et du plus grand poète que la Russie ait jamais eu, était sans égale.

Comment ne pas sentir venir les larmes aux yeux en lisant dans les *Souvenirs* les lignes profondément senties, que le prince Obolenski a vouées aux dames qui avaient renoncé à leur haute position, à tous les agréments de la société pour suivre en Sibérie leurs maris, — simples forçats aux termes de la loi — et entre lesquelles il place en première ligne une Française de naissance, Mademoiselle de Laval, mariée au prince Troubetzkoï.

J'ai cru, en traduisant ces *Souvenirs*, rendre un service notable à tous ceux qui ont le cœur bien né; ils les liront avec le même attendris-

sement que j'ai ressenti quand je les ai lus la première fois.

Quelques notes que j'ai ajoutées expliqueront les faits et évènements restés jusqu'à présent inconnus à la grande majorité des lecteurs et lectrices.

PAUL FUCHS (DE PARIS).

Une sincère et chaleureuse amitié me lia à Conrad Ryléeff [1] dès que nous nous connûmes. Je ne me rappelle plus quand je le vis pour la première fois, mais il me semble que ce fut en 1822 — c'est-à-dire quand la garde retourna de Béchénkovitchy, après la campagne avortée contre le mouvement révolutionnaire en Italie. Ryléeff venait de publier son „Voïnarowsky" et faisait imprimer ses „Doumy" (Pensées). Son nom était connu parmi les hommes de lettres, et son libéralisme avait attiré sur lui l'attention des membres de la Société secrète. Ce fut, si je ne me trompe, Ivan Ivanovitch Poustchine qui, le premier, fit sa connaissance et l'affilia à la Société, après avoir reçu à cet effet la permission de la Verchovnaïa Douma, c'est-à-dire du Comité directeur. M'étant lié avec Ryléeff

[1] En russe: Condraty Fédorowitch Ryléeff, qui promettait de devenir le plus grand poète de la Russie; il fut pendu en 1828, pour avoir participé à la révolte militaire du 10 décembre 1825.

dès que je le connus, je me confiai à lui sans réserve et trouvai en lui cette confiance réciproque qui est si précieuse à tout âge, surtout dans notre jeunesse, quand l'âme veut être libre, quand elle cherche un vaste champ d'action. L'affiliation à la Société donnait en partie un essort à cette fougue de jeunesse.

L'Alliance de prospérité, tel était le nom de cette Société, satisfaisait à tous les nobles élans de ceux qui, dans la vie, ne cherchent pas les plaisirs seuls, mais surtout les moyens d'être utiles à soi-même et à son prochain. Il était difficile de résister au prestige d'une société qui s'était proposé comme but: le perfectionnement moral de chacun; l'assistance mutuelle pour atteindre ce but; le développement intellectuel de ses membres, comme étant le seul moyen de comprendre les besoins sociaux et la pente morale de la société humaine; chaque membre enfin devait par son action personnelle, dans le cercle où il se mouvait, exciter ses contemporains à résoudre les plus graves questions, tant du moment que celles de politique générale, en usant de l'influence que lui donnaient son éducation et le caractère moral qu'on lui supposait. Dans un lointain nébuleux, presque inabordable, brillait le véritable but de la Société — une régénération politique de notre patrie, dès que les semences jetées par nous auraient porté des fruits

et que l'éducation du peuple aurait rendu les masses aptes à une autonomie. L'âme fougueuse et poétique de Ryléeff et son cœur sympathique l'attiraient vers nos principes, et dès le premier pas il marcha droit sur la voie qui lui était ouverte, et se voua corps et âme à l'idée sublime qui dominait tout son être.

Je dirai quelques mots sur son extérieur et sa première éducation. Il était de taille moyenne. Sa figure formait un ovale assez régulier et ses traits étaient très-harmoniques. Il avait les cheveux noirs, un peu bouclés; ses yeux foncés exprimaient sa pensée et brillaient souvent quand il parlait avec animation; sa tête légèrement penchée, et ses pas mesurés indiquaient que sa pensée était toujours occupée de cette vie intérieure qui s'exprimait par un chant inspiré quand l'heure de l'extase sonnait, et cherchait le reste du temps à réaliser l'idée qui était l'agent moteur de son activité.

Il avait reçu son éducation au premier corps des cadets et avait commencé son service dans l'artillerie. Je l'ai entendu raconter qu'il avait eu une jeunesse orageuse, mais jamais il n'entrait dans des détails sur cette période de sa vie, et je n'ai même pas eu l'occasion de connaître quelques uns de ses frères d'armes. Il s'était marié jeune, avait fait un mariage d'amour et, si

je ne me trompe, contre le gré de sa mère, Anastasie Féodorovna Ryléeff, qui habitait un petit village dans les environs du bourg Rogestvène, à 60 verstes de St.-Pétersbourg. Sa femme Natalie Michaïlovna l'adorait, et sa fille Nastinka, (1) — alors une enfant de 4 à 5 ans, petite, brune et pleine de vivacité, animait sa vie domestique. J'ai peu à dire de ses états de service. Il avait été membre du tribunal criminel de St.-Pétersbourg, en même temps qu'Ivan Ivanovitch Poustchine, qui avait échangé l'uniforme de l'artillerie à cheval de la garde contre un emploi modeste, espérant rendre, sur ce champ d'action, des services notables et entraîner par son exemple les autres à se charger de devoirs que les nobles fuyaient généralement, préférant de brillantes épaulettes au bien qu'ils pouvaient faire en apportant dans les grades inférieurs de la magistrature ces nobles idées, ces motifs purs qui anoblissent la vie privée et publique de l'homme, et servent de soutien aux faibles et aux malheureux, formant partout la majorité, et [redacted] les besoins et les souffrances ne parviennent rarement jusqu'aux oreilles de la minorité, [redacted] posée de riches et de forts. Plus tard Ryléeff devint chef de bureau de la Compagnie américaine, et occupa un logement modeste dans la maison qui ap-

(1) Diminutif *d'Anastasie.*

partient à cette Compagnie. Toute la famille littéraire se réunissait alors une fois par semaine chez Nicolas Ivanovitch Gretch. Ryléeff était un des habitués. Il était surtout lié avec Alexandre Alexandrovitch Bestoucheff, (1) et ce fut lui qui, si je me rappelle bien, le reçut membre de la Société. En même temps qu'Alexandre Bestoucheff, s'affilièrent à la Société son frère Nicolas et son frère cadet Pierre — dont la vie fut si courte. Alexandre Bestoucheff commençait alors sa carrière littéraire, et ses nouvelles lui promettaient, par l'éclat du style, un brillant avenir, promesse qu'il sut si bien réaliser. Il faut que je dise ici quelques mots d'Alexandre Ossipovitch Kornilovitch, officier d'état-major de la garde, qui s'occupait avec amour et ardeur des monuments du temps de Pierre-le-Grand et déposa plus tard les fruits de ses travaux dans un simple récit, qui attira la sympathie du public sur le sujet choisi par lui. Ryléeff rassemblait souvent autour de lui ses confrères en littérature ainsi que ses connaissances et ses amis. Outre ceux que j'ai déjà nommés, on voyait chez lui Guillaume Kuchelbecker, camarade de lycée de Poustchine, Thaddée Boulgarine, Theodor Glinka, Oreste Sa-

(1) Connu dans la littérature russe sous le nom de Marlinsky et célèbre par son exil et sa fin tragique.

moff, Nicétas Mourawieff, le prince Serge Troubetzkoï, le prince Alexandre Odoïeffsky et beaucoup d'autres dont j'ai oublié les noms. On ne causait pas seulement de littérature; souvent on s'occupait de questions sociales et on les discutait dans un sens sympathique à la majorité de cette société d'amis. Natalie Michaïlovna, comme maîtresse de la maison, était prévenante envers tous et estimée par tout le monde pour sa modestie.

L'activité de Ryléeff comme chef de bureau de la Compagnie américaine mériterait une mention particulière, car il lui fut si utile qu'il reçut, à peine était-il depuis deux ans à son service, un présent d'une belle pelisse en genètte, estimée alors à sept cents roubles.

Je me rappelle qu'il était très-préoccupé de ce que la colonie Ross que nous avions fondée en Californie, devait passer aux États-Unis de l'Amérique, en vertu du traité conclu par nous avec eux; cette colonie aurait dû devenir pour nous une position forte et nous aurait permis d'avoir notre part dans les riches mines d'or, qui sont devenues plus tard si célèbres. A l'occasion de cette mesure qui était si grave pour la Compagnie, Ryléeff entra, en sa qualité de chef de bureau de cette Compagnie, en rapports avec de hauts fonctionnaires et jouit toujours depuis lors de leur

bienveillance. M. Michel Spéransky (1) et M. Nicolas Mordwinoff surtout lui donnaient beaucoup de marques de leur affection.

Vers cette époque, c'est-à-dire à la fin de 1823 ou au commencement de l'année 1824, arriva à St.-Pétersbourg Paul Pestel, que la Société du Sud avait chargé d'entrer en rapports avec la Société du Nord, pour s'accorder avec elle sur l'action collective de tous les membres de la Société. Cette visite eut une influence décisive sur le sort ultérieur de Ryléeff. Je dois m'arrêter quelques moments à la personnalité remarquable de Paul Pestel. N'ayant pas eu l'occasion de me rapprocher de lui, je ne puis qu'exprimer l'impression qu'il a faite sur moi. Pestel était alors colonel et commandait le régiment d'infanterie de Viatka. Il n'était pas grand, avait une figure très-agréable, et se distinguait par un esprit peu ordinaire, une perspicacité étonnante même dans les choses les plus abstraites, et par une rare éloquence, qui entraînait celui auquel il confiait des pensées intimes. Il jouissait d'une confiance génerale dans la Société du Sud et fut élu, dès la fondation de la Société, membre du Conseil supérieur (la Verchovnaia Douma). Son opinion sur le but de la Société et son champ d'action était

(1) Membre du Conseil de l'empire.

en rapport avec la pente de son esprit, qui voulait, en toutes choses, de la clarté, un but déterminé et des actions propres à atteindre ce but. Le Code russe (Rouskaia Pravda) qu'il avait composé servait de programme pour une Constitution future. Le but de son voyage à St.-Pétersbourg était de prendre, de concert avec la Société du Nord, des mesures conformes à celles de la Société du Sud. Les membres du Conseil supérieur de St.-Pétersbourg étaient alors: Troubetzkoï, Nicétas Mouravieff et moi; et, à notre première entrevue, Paul Pestel nous expliqua avec son éloquence ordinaire et entraînante, que l'indécision qui régnait sur le but de la Société et les moyens propres à l'atteindre, donnaient à celle-ci un caractère tellement incertain, que les actions individuelles de chaque membre se perdaient en vaines tentatives, tandis que, si ces actions étaient dirigées vers un but déterminé et avoué, elles pourraient servir à l'atteindre en peu de temps. Cette pensée n'était pas nouvelle pour nous; nous l'avions souvent discutée dans nos réunions et elle nous occupait tous; tant que nous étions, mais jamais elle n'avait été formulée distinctement. Maintenant la motion de P. Pestel la posait carrément, et elle était de plus le fruit de longues réflexions d'un esprit mûr et exposée avec cette éloquence persuasive dont il avait le secret. Il était diffi-

cile de résister au charme d'un caractère semblable à celui de P. Pestel. Mais malgré son esprit et son éloquence persuasive, chacun de nous sentait, qu'ayant une fois adopté ses propositions, il devait renoncer à toute initiative spontanée et suivre le chemin qui lui était indiqué. De plus nous ne pouvions donner aucune réponse définitive avant d'avoir référé la question aux membres de la Société qui, parmi nous, jouissaient du plus de confiance. Beaucoup d'entre eux étaient absents, nous remîmes donc cette réponse jusqu'au temps où il nous serait possible de faire part de la proposition à ceux, qui, par leur confiance, nous avaient mis à la place que nous occupions. P. Pestel, ayant, par nous, fait la connaissance de Conrad Ryléeff, se lia d'amitié avec lui, et lui ayant confié ses pensées intimes, il lui inculqua sa manière de penser quant au but de la Société et aux mesures à prendre pour l'atteindre. Cette liaison eut, à ce qu'il paraît, une influence décisive sur la vie politique ultérieure de Ryléeff. Bientôt après le départ de Pestel, le prince Troubetzkoï fut nommé officier supérieur de service permanent au 5^{me} corps d'infanterie, dont le quartier-général était à Kieff. Conrad Ryléeff fut choisi, à sa place, membre du Conseil supérieur.

C'est vers cette époque, c'est-à-dire vers 1824, qu'eut lieu un triste évènement auquel Ryléeff prit part comme témoin, et qui eut alors un lugubre retentissement dans la société. C'était un duel entre un officier du régiment de la garde Séménovsky, nommé Tchernoff, et un officier des hussards de la garde, un M. Novossiltzoff. Tous les deux étaient de jeunes gens de 20 ans, mais leur position sociale était tout à fait opposée. Novossiltzoff, un descendant des Orloff, appartenait par sa fortune, sa parenté et ses liaisons à la plus haute aristocratie. Tchernoff, au contraire, était le fils d'une pauvre veuve d'un gentillâtre, Mme Agrippine (Agraféna) Tchernoff, qui habitait un petit village lui appartenant, non loin du bourg Rogestvène, et il comptait dans la classe des officiers qui, ayant reçu leur éducation dans un des corps des cadets, sont envoyés ordinairement à l'armée. La réorganisation du régiment de Séménovsky l'avait fait passer dans la garde, car un bataillon du régiment Empereur d'Autriche et autant des deux régiments Roi de Prusse et comte Aractchéeff y entrèrent dans leur complet.

La mère du jeune Tchernoff avait une fille douée d'une rare beauté. Je ne sais plus à quelle occasion M. Novossiltzoff fit la connaissance de Mme Tchernoff; il fut frappé des charmes de sa

fille, et demanda sa main, ne la connaissant que depuis quelques semaines. La mère et la fille donnèrent leur consentement sans la moindre hésitation. Il était impossible que Novossiltzoff ne fît, par ses qualités personnelles et par son extérieur, une forte impression sur le cœur d'une jeune fille qui, jusqu'alors, avait vécu loin de la haute et brillante société. Ayant reçu le consentement de la mère, Novossiltzoff traitait la demoiselle comme on traiterait sa fiancée; il se promenait dans les environs, en cabriolet seul avec elle et était avec elle sur un pied qui n'est permis qu'entre promis et promise. La fièvre d'un premier amour lui avait fait oublier sa mère Catherine Vladimorovna, née comtesse Orloff, dont le consentement était indispensable pour son mariage. Mais bientôt il se ravisa, écrivit à sa mère et reçut, comme de raison, un refus péremptoire et l'ordre de briser toute liaison avec la demoiselle et sa famille. Soit qu'il fût désenchanté de son amour, soit qu'il craignît la colère de sa mère, Novossiltzoff, après avoir reçu cette réponse, n'hésita pas longtemps, prit congé de sa promise, lui promettant de revenir bientôt, et brisa depuis ce moment sa liaison avec Mme et Mlle Tchernoff.

Ryléeff était allié à la famille des Tchernoff. Il connaissait par le frère de la fiancée, les re-

lations qui existaient entre M. Novossiltzoff et la jeune fille. Tchernoff attendit longtemps, ne perdant pas l'espoir que Novossiltzoff reviendrait chez sa fiancée, mais voyant enfin qu'il l'avait totalement oubliée et faisait parade de son mépris pour elle, il prit conseil de Ryléeff, et écrivit à Novossiltzoff pour lui demander les causes de sa conduite envers sa sœur. La réponse fut évasive, puis à ce qu'il paraît, furent échangées quelques paroles blessantes et enfin Tchernoff envoya Ryléeff chez Novossiltzoff pour le provoquer. On convint du jour, les adversaires se rencontrèrent — la distance fut mesurée — le signal fut donné — tous les deux se mettent en position — ils lâchent la détente — et tombent, tous les deux, mortellement blessés. Ils furent transportés chez eux; Tchernoff dans son modeste logement aux casernes du régiment de Séménovsky, Novossiltzoff chez ses parents. Ryléeff qui avait été le second de Tchernoff, ne quittait pas son lit de douleur. La mort imminente avait mis fin à la haine des deux ennemis. Chacun s'occupait plus de l'état de son adversaire que du sien propre. Les médecins ne donnaient aucun espoir ni à l'un ni à l'autre. Un jour encore, ou tout au plus deux, et la mort fauchait les deux jeunes gens. Ils s'étaient préparés à mourir. A cause de notre étroite liaison avec Ryléeff nous allions,

moi et d'autres personnes, chez Tchernoff pour lui exprimer notre sympathie pour sa noble action, parce qu'en prenant fait et cause pour l'honneur de sa sœur, il était tombé victime du triste préjugé qui ordonne de laver par le sang l'honneur terni. Ce préjugé est général quoiqu'il soit contraire au sentiment chrétien. Il ne rend pas l'honneur, ne résout rien, il ne donne qu'une satisfaction à l'opinion publique qui jette des regards pleins de défiance sur celui qui veut braver la loi générale. Je me souviens encore vivement de cette visite. J'entrai dans un petit vestibule où Ryléeff me reçut. Il alla chez le blessé et m'annonça. J'entrai et, j'en conviens, je ne trouvai pas de parole, tant j'étais ému en voyant ce jeune homme condamné à une mort imminente; il paraît que je pris sa main et lui demandai s'il souffrait? Il ne donna aucune réponse à ma demande, mais parla de manière à me rendre tout confus; le mourant me dit beaucoup de paroles flatteuses que je n'avais pas méritées (car je ne connaissais pas Tchernoff personnellement). Dans ma profonde émotion, je ne pus que lui serrer la main et les quelques paroles que je lui dis, dans ce moment solennel, partaient du cœur. J'aurais voulu l'embrasser, mais je ne le fis pas, craignant de lui faire mal et je sortis triste et pensif. Après moi entra Alexandre Ivanovitch Jacoubo-

vitch. un des héros du Caucase, blessé au front d'un coup de feu; il était venu à St.-Pétersbourg pour faire traiter sa blessure, avait subi une opération au crâne et était connu dans beaucoup de sociétés à cause de son caractère audacieux et hardi et de la bravoure qu'il avait déployée lors de son séjour au Caucase. Il était membre de la Société. Suivant sa coutume Jacoubovitch tint un long discours au malade; la réponse de Tchernoff était modeste en ce qui le concernait personnellement, mais il sut dire un mot qui pénétra jusqu'au cœur de soldat de notre Caucasien. Celui-ci sortit les larmes aux yeux et nous nous serrâmes les mains en silence. Tchernoff mourut bientôt; il passa paisiblement à l'éternité. En même temps mourut aussi Novossiltzoff. Sa mère et ses parents l'avaient consolé dans ses derniers moments. Sa mère brisée par la douleur reçut son dernier baiser. Elle et quelques proches parents accompagnèrent son cercueil au caveau de famille, la dernière demeure de son fils unique, son seul espoir de bonheur terrestre. La mère de Tchernoff ne savait rien de la triste fin de son fils. Il ne voulut pas qu'on lui fit part et surtout à sa sœur, du triste évènement, dont la fin était si proche et si imminente. Beaucoup de personnes se réunirent, le jour de l'enterrement, autour du cercueil de Tchernoff. Ses camarades

portèrent le corps à l'église. Une foule immense de connaissances et d'étrangers était venue pour rendre le dernier devoir au jeune homme. Il est difficile de citer toutes les personnes qui accompagnèrent le convoi jusqu'au cimetière de Smolensky. Tous ceux qui pensaient, qui sentaient, s'étaient réunis autour de ce cercueil, et exprimaient en silence leur sympathie pour celui qui avait été l'apôtre d'une idée générale, qui est innée en nous et que chacun porte en soi, même à son insu, l'idée du devoir qui nous est imposé de défendre le faible contre le fort, le modeste contre le superbe. C'est ce que le monde pense ici-bas! Le juge suprême, qui voit nos cœurs, peut juger autrement; peut-être a-t-il déjà, depuis longtemps, réuni au ciel par des liens d'un amour pur, indissoluble ceux qui ne pouvaient se réconcilier ici-bas.

Dans la seconde moitié de 1824 Ryléeff eut la pensée de fonder un almanach, — son but était de réunir l'entreprise littéraire à une entreprise commerciale. Lui et son collaborateur Alexandre Bestoucheff, voulaient rémunérer les travaux littéraires mieux qu'ils ne l'avaient été jusqu'à ce temps. Souvent l'unique rémunération des personnes qui s'occupaient de tels travaux, était de voir leur nom imprimé dans un journal; ceux qui même devenaient connus et célèbres

souffraient la faim et le froid, ou vivotaient de leurs appointements, s'ils étaient employés, ou de leurs revenus et des intérêts de leur capital. L'entreprise réussit. Tous les hommes de lettres du temps consentirent à recevoir une rémunération pour leurs travaux littéraires; au nombre de ces hommes de lettres était aussi Sergei Alexandrovitch Pouchkine (1).

„*L'étoile polaire*" (2) eut un grand retentissement et fit non-seulement rentrer les fondateurs dans leurs frais, mais leur rapporta encore une recette nette de 1500 à 2000 roubles.

C'est ainsi que commença l'année 1825 que nous saluâmes d'un sourire de joie et d'espérance. J'étais alors chez moi, dans ma famille. Ayant reçu un congé de 28 jours, j'en profitai pour renouer mes anciennes liaisons avec ceux des membres de la Société qui avaient établi leur domicile à Moscou. Ayant atteint ce but de mon voyage et ayant embrassé ma vieille mère et mes chères sœurs, je retournai à St.-Pétersbourg vers la fin de janvier. Je trouvai Ryléeff occupé de l'impres-

(1) Célèbre poète russe tué en duel par M. de Heekeeren, actuellement sénateur à Paris, mais alors officier des chevaliers-gardes à St.-Pétersbourg.

(2) C'était le nom du journal fondé par Ryléeff et Bestoucheff.

sion de son almanach; quant aux affaires de la Société, tout se trouvait dans un certain calme. Beaucoup de membres primitifs étaient loin de St.-Pétersbourg. Nicolas Tourgeneff était à l'étranger, Jean Poustchine se trouvait à Moscou, le prince Serge Troubetzkoï à Kieff, Michel Narichkine aussi était à Moscou. Le nombre des membres de la Société présents à St.-Pétersbourg était donc très-restreint. Les nouveaux membres étaient trop jeunes et avaient trop peu d'expérience pour pouvoir poursuivre le but et les intentions de la Société. Ils ne pouvaient donc rien faire que se préparer à leur activité future par un commerce amical et constant et par un échange mutuel de leurs pensées et sentiments, les jours de conférence fixes et périodiques. Ainsi passait l'année 1825. Je me rappelle que vers cette époque s'affilia à nous Kahoffsky, ci-devant officier au régiment des grenadiers de la garde, qui avait pris son congé à cause des désagréments qu'il avait eus avec son chef, et était venu à St.-Pétersbourg pour des affaires de famille. Ryléeff le connaissait déjà; puis s'étant plus étroitement lié avec lui et trouvant en lui une âme ardent, il le reçut membre de la Société. Je le connaissais peu, mais Ryléeff, comme il me le disait souvent, avait grande opinion de ses qualités. Il voyait en lui un futur Sand. Je sais aussi que Ryléeff le se-

courait dans ses besoins, et que sa bourse était à son service.

Vers ce temps, c'est-à-dire, vers le commencement de l'année 1825, je sentis surgir en moi des doutes, très-graves pour ma conscience. Je ne sais pas quelle en était la cause; ces doutes me venaient peut-être à la suite d'un pressentiment obscur dont je ne pouvais me rendre compte, peut-être pouvais-je aussi en trouver la cause dans mes propres pensées, qui pivotaient toujours autour d'un seul et même objet. Je fis part à Ryléeff de ces doutes. Je me demandais: avons-nous, nous hommes privés, composant une unité presqu'imperceptible dans l'immense majorité de la population de notre patrie, avons-nous, me disais-je, le droit d'entreprendre une révolution et d'imposer notre opinion personnelle sur la forme de gouvernement la plus utile à ceux qui, contents du présent, ne cherchent rien de meilleur et qui, s'ils désirent un sort meilleur, le cherchent et vont vers lui par la voie du développement historique? Longtemps cette pensée ne me laissait aucun repos dans les moments et les heures de loisir, quand l'âme se scrute elle-même. Peut-être cette pensée me vint-elle à la suite de notre parole donnée à Pestel et de ce que nous avions décidé de profiter d'un changement de règne, ou bien de quelque autre grave évènement politique pour

atteindre le but définitif de la Société, c'est-à-dire de faire une révolution avec les moyens que nous aurions alors en mains.

Ayant communiqué ma pensée à Ryléeff, je trouvai en lui un chaleureux adversaire de ma manière de voir. Ses objections étaient justes. Il disait que les pensées n'étaient pas soumises à la loi de la majorité et de la minorité; qu'elles naissaient librement et se développaient librement chez tous ceux qui pensent; puis elles sont communicatives, disait-il, et si elles tendent vers le bien public, si elles ne sont pas engendrées par l'égoïsme, elles sont l'expression, non pas de quelques sentiments personnels, mais du sentiment de la majorité, qui ne peut l'exprimer librement. C'est pourquoi il se croyait en droit de parler et d'agir dans le sens du but de la Société, pour exprimer une idée générale, que la majorité n'avait pas encore exprimée, et il était sûr que la majorité accepterait de plein gré cette idée, dès qu'elle lui serait communiquée.

Il citait comme témoignage de la sympathie de la majorité les nombreux exemples du mécontentement général et partiel contre les oppressions et les injustices qui venaient d'en haut et d'en bas; enfin il citait des exemples d'idées libérales, qui s'étaient développées spontanément parmi quelques personnes de sa connaissance et appartenan

au commerce et à la bourgeoisie. Je sentais combien ses objections étaient justes, mais je comprenais néanmoins, que les idées de vérité, de liberté, de justice, formant un bien inaliénable pour tout être pensant, sont accessibles à chacun, mais que la forme de leur expression et leur mise en action sont soumises à certaines lois générales, qui doivent être l'expression d'une idée générale. Un pauvre peut, entraîné par un sentiment de justice, dire au riche: donne-moi une partie de tes richesses. Mais si, ayant reçu un refus, il se décide, entraîné par ce même sentiment de justice, à prendre au riche cette part en usant de la supériorité de ses forces, il pèche par son action contre l'idée même de la justice, qui a surgi en lui par la conscience de sa pauvreté. Je comprenais aussi que la forme de gouvernement devait être l'expression ou la réalisation des idées de justice, de vérité et de liberté, mais cette forme du gouvernement ne doit pas être la conséquence d'une idée théorique, mais de la marche historique d'un peuple, qui repose profondément dans sa conscience, dans la sympathie générale. Je comprenais aussi sans pouvoir m'en rendre compte, que la forme du gouvernement devait non-seulement avoir des lois pénales, civiles et sociales, expressions de l'idée de liberté, de vérité et de justice, *mais qu'elle* devait aussi porter le cachet d'un pur

amour qui réunit tous les hommes en une seule famille. L'expression de cet amour est l'Église. Nous débattions longtemps et souvent cette question, ou plutôt nous échangions nos pensées, nos sentiments et nos aperçus. Pendant un mois, et même plus, il venait chaque jour chez moi, ou bien moi j'allais chez lui, nous causions longtemps et nous ne nous séparions que quand nous étions fatigués de cette longue causerie. Nous posions des questions religieuses et philosophiques. Mais après beaucoup d'écarts, Ryléeff revenait toujours à la question que j'avais posée de prime abord. Je comprenais qu'il voyait en elle la source de mon refroidissement en ce qui concernait les affaires de la Société, et qu'il s'efforçait de me tirer de cette apathie.

Mais le destin préparait un triste évènement auquel aucun de nous n'avait pensé, et qui nous consterna comme la foudre nous consterne, quand le ciel est pur et serein. L'empereur Alexandre partait pour le sud. On parlait diversement des motifs de ce voyage. On disait qu'il comptait se reposer du fardeau impérial à Taganrog, où on lui préparait un palais et où, après avoir renoncé au trône, il voulait, avec sa vertueuse épouse Élisabeth Alexéevna, passer le reste de ses jours dans le repos et la solitude. Tout le monde, non-seulement les personnes qui lui étaient proches mais nous aussi, nous qui occupions les de-

grés inférieurs de la hiérarchie, remarquions que l'Empereur était fatigué des travaux du gouvernement, et que les meilleures forces de son âme étaient brisées.

La révolte du régiment de Séménovsky, de ce régiment qu'il aimait le plus, ébranla sa foi en l'amour des régiments de la garde, qu'il croyait lui être dévoués corps et âme. Il n'y a pas à douter qu'il était persuadé que les mesquines vexations du colonel Schwarz, son désir d'abaisser l'esprit de corps, les officiers et les soldats, n'étaient pas les seules causes de cette rébellion patente, mais que ces causes reposaient plutôt dans les machinations des sociétés secrètes, auxquelles beaucoup d'officiers de l'ancien régiment de Séménovsky étaient affiliés, à ce qu'il croyait; mais il se trompait.

Si je suis bien informé, Serge Mouravieff-Apostol (1) seul, entre tous les officiers de l'ancien régiment de Séménovsky, était membre et un des fondateurs de la Société. Je ne connaissais que lui seul. L'enquête ne découvrit rien, si ce n'est la conduite du colonel Schwarz envers les officiers et les soldats, conduite dont j'ai déjà parlé, et l'opposition passive des officiers, qui, par contre, traitaient leurs subordonnés avec affabilité, opposition qui, par elle-même, sans aucun principe séditieux,

(1) Sergei Ivanovitch Mouravieff-Apostol.

montrait aux soldats le colonel Schwarz sous un jour peu honorable pour lui. Depuis lors l'Empereur commença à douter de l'armée qu'il avait idolâtrée. Beaucoup de personnes pensaient et disaient que sa passion dominante était la manie des parades. Je ne partage pas sans reserve cette opinion. Je comprends ce sentiment de fierté, qui fait battre le cœur de tout militaire à la vue d'une belle armée — et la garde l'est et le sera toujours — qui se meut en ordre et en obéissant à la voix de son chef. On y voit réunis l'harmonie des mouvements, le calme et la confiance de chacun en soi-même, cette confiance qui est le témoignage d'une force invincible et inflexible et de cette bravoure qui orne chaque homme.

L'empereur Alexandre pouvait, en voyant son armée, partager ce sentiment et le partageait sûrement. Chaque jour il assistait à la parade, visitait les manéges, mais il ne tenait pas tant à une tenue militaire irréprochable qu'à l'esprit de l'armée. Quand il s'approchait des rangs et leur criait du fond de son cœur son salut ordinaire *„Je vous salue, mes enfants!“*, son oreille distinguait dans la réponse: *„Nous saluons votre Majesté Impériale!“* la voix d'un amour sincère ou bien une froide réponse qui perçait son cœur aimant. Dès qu'il croyait entendre la voix de l'amour, il était content de tout et de tous. Il recevait alors les rap-

ports des ministres, et ces rapports avaient son approbation; s'il y avait eu des bévues pendant la parade, ces bévues n'étaient pas remarquées par lui. C'était surtout pendant les dernières années de sa vie que cette susceptibilité devint de plus en plus visible en lui. Je me rappelle parfaitement la dernière fête à Péterhoff en 1825. Il rencontra, en traversant le parc, un soldat du régiment de la garde de Finlande qui, surpris par sa brusque sortie de derrière les arbres, lui fit le salut militaire et, sans attendre que l'empereur lui rendît son salut, cria aussi haut qu'il le pût: „*je salue Votre Majesté Impériale.*“ L'Empereur demanda son nom et ordonna de le faire sous-officier. Tout le mérite du soldat était dans le sentiment auquel il avait su donner une expression. Cet exemple prouve le prix que l'Empereur attachait à ce sentiment.

Il est difficile d'exprimer, mais celui qui a été lui-même militaire et en étroites relations avec les soldats comprendra aisément, combien il y a de sincérité dans ces caractères qui ne sont gâtés ni par une éducation mondaine ni par le faste. Quand on prend le soldat individuellement, on peut trouver en lui une astuce, bien naturelle chez celui qui dans son supérieur voit non pas un ami, mais le plus souvent un juge ou bien un chef irresponsable. Mais dans les rangs, alors que rien

ne trouble les purs élans de son âme, sa voix est la voix de la vérité ; elle exprime toujours un sincère dévouement à celui qui a su mériter sa confiance. C'est la voix du peuple, qui s'exprime simplement, mais dont le timbre est bien sensible à l'oreille de celui qui est habitué à l'entendre. C'est ainsi que je comprenais les relations journalières de l'empereur Alexandre et de l'armée qu'il aimait tant.

Mais retournons à son voyage à Taganrog et à la première nouvelle de sa maladie après l'excursion faite par lui en Crimée. Qui pouvait, en voyant les légers accès de la fièvre de Crimée, penser que la maladie était dangereuse et mènerait à une proche fin ? Les télégraphes n'existaient pas encore, nous attendions donc tranquillement de plus amples nouvelles qui, du reste, ne tardèrent pas à nous arriver, mais ayant pris un caractère menaçant. On pria dans les églises pour la santé de l'Empereur, et la nouvelle de sa mort arriva au milieu de la seconde messe, dite dans la chapelle du palais d'Hiver, de manière que le *Molebstwié* (Te Deum) se transforma en messe de mort. Puis le grand-duc Constantin fut proclamé empereur, et le lendemain la garde et les hauts fonctionnaires lui prêtèrent le serment de fidélité.

La veille de la prestation du serment, tous les membres de la Société qui étaient à St.-Péters-

bourg s'assemblèrent chez Ryléeff. Tous décidèrent unanimement qu'il était tout aussi impossible d'empêcher le grand-duc Constantin de monter sur le trône que de tenter un coup décisif. On décida de plus d'interrompre pour quelque temps les travaux de la Société, dès que le nouvel Empereur serait monté sur le trône. Nous nous séparâmes tristement, car nous sentions que la réalisation du plus beau rêve de notre vie était maintenant bien lointaine, ou que cette idée ne se réaliserait jamais! Le lendemain vint la nouvelle que l'empereur Constantin renoncerait peut-être au trône. On connut le testament de l'Empereur défunt et l'avènement au trône du grand-duc Nicolas devint plus que probable. Tout le monde s'émut alors et un nouvel espoir de réussir anima tous les cœurs.

Je ne décrirai ici ni nos assemblées journalières, ni l'activité de Ryléeff qui, malgré son état maladif (il souffrait alors d'une angine), employait toutes les forces de son esprit pour mener à une bonne fin le projet conçu, c'est-à-dire de profiter de l'avènement au trône du nouvel Empereur pour faire une révolution.

Les actes de la Société et de chacun des membres ont été énoncés dans le rapport de la Commission ainsi que dans la sentence du Tribunal supérieur. Il est impossible de nier la vérité

qui repose sur des faits, mais il faut aussi convenir que l'homme ne se rappelle plus ce qu'il a fait et dit dans le délire de la fièvre.

C'est ce qui nous arriva aussi dans le cas présent. On ne pouvait et ne devait pas prendre pour de la vérité ce qui était dit et fait dans des moments où l'imagination s'adonnait à des transports fiévreux. Mais le Conseil supérieur ne pouvait être le témoin de ce qui s'était passé à nos conférences, ne pouvait scruter l'état moral de chacun de nous. Il jugeait le simple fait, et il était impossible de nier ce fait. Tirons le rideau sur le passé! —

C'était le 14 décembre. J'allai de bonne heure chez Ryléeff; il était déjà levé. Après être convenu avec lui de ce que nous avions à faire, je retournai dans mon logement, où des devoirs de service m'appelaient. Lorsque j'arrivai sur la place du Sénat en même temps que le régiment de Moscou, j'y trouvai Ryléeff. Il portait une giberne et un sabre en bandoulière et voulait entrer dans les rangs des soldats. Mais bientôt il dut aller dans la caserne du régiment des grenadiers de la garde, pour hâter son arrivée. Il y alla et exécuta la commission qui lui était donnée, mais je ne le revis plus depuis.

Beaucoup de sentiments me passèrent par le cœur pendant cette journée, et s'y gravèrent en traits indélébiles. Moi et beaucoup d'autres nous

nous étions opposés aux mesures prises ce jour là par la Société, mais l'hésitation n'était plus possible, et nous renonçâmes à notre propre conviction morale pour aider à l'entreprise que la Société préparait depuis tant d'années. Je ne parlerai pas de la possibilité d'une issue favorable, ne pensant pas qu'un seul d'entre nous y croyait! Chacun espérait qu'un évènement favorable, un secours inattendu, en un mot ce qu'on appelle une bonne étoile viendrait à notre secours, mais malgré qu'une réussite fût improbable, chacun sentait qu'il était de son devoir envers la Société d'être fidèle à sa parole, qu'il devait exécuter ce qui lui était ordonné, et, que c'était convaincu son devoir d'agir, que nous nous plaçâmes dans les rangs.

Les actions de chacun sont connues. Le 15 décembre j'étais déjà emprisonné dans le ravelin d'Alexis (Alexeévskoï ravelin). Après une longue et fatiguante journée je me trouvais enfin seul. Ryléeff était aussi enfermé dans le raveline, mais je l'ignorais. Ma cellule était éloignée des autres, on la nommait la cellule d'officiers. Une sentinelle était devant ma porte; les domestiques étaient muets, ainsi que mes gardiens; tout était plongé dans les ténèbres de l'incertitude. Par les questions que m'avait posées la Commission d'enquête, je devinais que Ryléeff était aussi prisonnier.

Je reçus le 21 janvier la première lettre de

lui; ma joie fut grande quand, je lus ces quelques lignes. — L'âme chaleureuse de Ryléeff n'avait pas oublié d'aimer; une grande consolation était enfermée dans ce sentiment. Je ne pouvais lui répondre; je n'avais pas eu le talent de me ménager une plume, de l'encre et du papier; on ne nous donnait que du papier parafé, une seule plume, un seul encrier qu'on ne nous laissait pas; et je n'avais point de vase pour y verser de l'encre, point de place pour le cacher; tout, dans ma chambre, était tellement découvert, que je n'avais point de place pour y cacher quelque chose.

Que dois-je dire des journées que je passais en prison sous le poids de souvenirs encore frais, de passions non assoupies encore, des interrogatoires de la Commission qui se répétaient sans cesse, de mes terreurs pour ceux qui me tenaient à cœur de la crainte de dire dans mes réponses un mot qui pût augmenter les peines de celui auquel ce mot devait se rapporter? Tout cela n'eut lieu que dans la première période de mon emprisonnement. Peu à peu les interrogatoires devinrent de plus en plus rares, je n'étais plus appelé devant la Commission d'enquête, une certaine quiétude s'emparait de mon âme; une lumière inconnue jusqu'alors y pénétrait et en éclairait les recoins les plus obscurs où se trouvait la somme des pensées, des sentiments et des

actions, cette somme qui s'accumule depuis notre jeunesse qui ne pense jamais, jusqu'à l'âge de l'homme pensant. Quelle comparaison dois-je trouver pour cette lumière et comment lui chanter des hymnes de louanges ? Une faible image de cette lumière est le lever du soleil, de ce soleil qui, quittant le fond invisible des cieux, commence par éclairer les sommets des montagnes et jette des rayons presqu'imperceptibles dans les vallées; mais il monte, ses rayons deviennent de plus en plus lumineux, ils éclairent les montagnes entières et portent de la clarté et de la chaleur dans les vallées, où les plantes, s'habituant peu à peu à leur feu vivifiant, leur ouvrent les calices et inhalent leur force vivifiante. De même, la lumière de l'Évangile éclaira d'abord ceux des traits de la vie et du caractère, qui jaillissaient du fond de l'âme. Pénétrant plus loin, cette lumière éclairait, échauffait, vivifiait, par ses rayons créateurs, ses rayons lumineux d'un amour éternel, parfait, sans bornes, tout ce qui dans mon âme pouvait recevoir sa lumière, inhaler sa chaleur, s'ouvrir pour jouir de sa clarté, de sa force vivifiante. Ainsi s'écoulèrent un jour après l'autre, une semaine après l'autre. Le printemps vint, puis l'été, et il nous fut permis, à nous autres prisonniers, d'aller respirer l'air dans l'intérieur du ravelin. Les heures de promenade étaient également

partagées entre tous les prisonniers; et comme leur nombre était grand, nous ne pouvions pas jouir chaque jour de la promenade.

Un jour mon brave gardien m'apporta deux feuilles d'érable et les mit avec précaution au fond de ma chambre, dans un coin éloigné où l'œil de la sentinelle ne pouvait pénétrer. Il s'éloigna, j'allai vite vers le coin, je ramassai les feuilles et je lus:

Je me sens triste loin de ma patrie!
Qui me délivrera du fardeau de la vie?
Qui me donnera les ailes de la colombe,
Que je m'envole pour chercher du repos?
Le monde n'est qu'une infecte et sombre tombe!
Mon âme voudrait quitter son triste séjour:
Oh Dieu! Tu es ma force et mon secours!
Tu vois mes larmes amères; pardonne-moi!
Oh Créateur! écoute ma prière!
Mon âme humble se courbe devant toi!
Sauve mes amis. Oh que leur vie m'est chère!
Étends sur mes péchés ton saint pardon,
Fais que mon âme quitte enfin sa prison!

Celui qui comprend le contact invisible des âmes, dès qu'un sentiment sympathique saisit notre cœur, comprendra aussi ce que je sentis en lisant ces lignes de Ryléeff! Ce que Ryléeff pensait, ce qu'il sentait, m'appartenait maintenant; sa maladie était devenue la mienne, il m'avait communiqué son abattement, sa voix plaintive trouvait un écho

dans mon âme! A qui pouvais-je adresser les plaintes de ma profonde douleur, si ce n'est à celui auquel j'avais voué tous mes sentiments, toutes les pensées secrètes de mon âme? Je priai, et qui expliquera le secret d'une prière? S'il est possible de comparer le visible à l'invisible, je dirai que la fleur qui ouvre son calice aux rayons du soleil, les a à peine aspirés, qu'elle exhale un parfum sensible à tous ceux qui s'en approchent. Est-il possible que le rayon de soleil n'aspire pas aussi le parfum dont il est la cause? Et si le rayon aspire ce parfum, il le rend à celui qui en est la source! De même, l'amour éternel provoque la prière en faisant vibrer l'âme, comme le parfum qui retourne vers celui dont il est la source! La prière était terminée. J'avais une grosse aiguille et quelques petits morceaux de gros papier gris. Je piquai longtemps, en cherchant à rendre mes paroles aussi concises que possible et pourtant à dire tout ce que mon âme voulait exprimer à l'aide de l'arme indocile qui me servait de plume. J'y travaillai deux jours, et mon cœur se sentit soulagé. Ma lettre fut confiée au brave gardien. La réponse ne tarda pas à venir. La voici:

„Cher ami! Le présent que tu m'as envoyé n'a pas de prix! — Le Sauveur lui-même, auquel mon âme s'est ouverte depuis longtemps, m'envoie *ce présent par toi*, mon plus proche ami. J'ai

prié hier en versant de chaudes larmes. Oh! quelle prière, quelles larmes! Des larmes de reconnaissance, de voeux, de contrition, de souhaits pour toi, pour mes amis, mes ennemis, ma bonne femme, ma pauvre petite, en un mot pour tous! Penses-tu, cher ami, depuis longtemps ainsi? Dis-moi si tout cela vient de toi-même, ou des autres? Si ce fleuve de la vie a sa source dans ton cœur, envoie souvent à ton ami ces flots vivifiants. Du reste que ce soit ton propre bien ou celui d'autrui, c'est maintenant mon bien, comme c'est le tien, si même cela te vient des autres. Rappelle-toi mes doutes sur la dualité de l'esprit et de la matière."

Ma joie fut grande, quand je reçus ces précieuses lignes; mais elle ne fut entière, que lorsque je reçus encore les suivantes, écrites aussi sur des feuilles d'érable:

Mon cher ami, ta voix est intelligible;
Elle est douce et consolante;
Elle a rendu à mon âme le repos,
A mis de l'ordre dans mes pensées confuses.
C'est au Sauveur, cette vérité suprême,
Que nous devons subordonner en entier
Du fond de notre âme,
Le monde matériel et le monde spirituel.
Cet exploit est terrible pour le mortel,
Mais c'est le droit chemin vers l'immortalité.
Et la sainte vérité même
Nous en parle en proclamant la bonne nouvelle

Heureux celui que notre Père a élu
Pour être ici — bas le héros de la vérité;
Une couronne et le bonheur l'attendent.
Il est l'héritier de l'empire céleste!
Heureux celui qui sait qu'il n'y a qu'un Dieu
Qui est notre monde, qui est la vérité et le bonheur!
Heureux celui dont l'esprit est le souverain suprême du corps.
Qui se dirige d'un pas ferme vers le calice du Christ.

Il est un véritable sage; il a exalté son destin,
Il a préféré le ciel à la terre,
Le Christ le mène, comme il a mené Pierre,
A travers les tempêtes de ce monde!
Un brave lutteur dans notre monde
Avec une âme pure et un cœur juste,
Il verra la terre promise
Comme Moïse l'a vue de la montagne Horeb.

C'étaient les derniers vers de Ryléeff, c'était son chant du cygne. Depuis lors il se tut et je ne trouvai plus de feuilles d'érable dans le coin de ma cellule.

Le Tribunal suprême terminait notre procès. On nous amenait l'un après l'autre, et nous montrait les procès-verbaux signés par nous. Je ne savais pas, pourquoi on nous interrogeait; j'ignorais que l'instruction fût terminée et que notre destin fût décidé; je voyais mes dépositions, et je disais que je les reconnaissais pour miennes. Le mois de juillet vint. On nous rassembla. Notre joie fut grande quand, après une longue séparation, nous revîmes nos amis. Mais c'était en vain que mes

yeux cherchaient Ryléeff et les autres quatre. Je comprenais confusément qu'on leur reservait un sort plus grave que celui qui nous attendait.

Nous entrâmes dans la salle des séances. Des personnes connues et inconnues étaient assises en habits de grand gala et nous regardaient en silence. Le procureur-général lut à haute voix l'arrêt de chacun. J'écoutai le mien avec indifférence. Dans des moments pareils on n'a pas le temps de penser; la sentence qui décidait de notre sort futur frappait nos oreilles, mais ne nous donnait aucune idée distincte de sa véritable signification. Nous sortîmes et on nous emmena; mais ce n'était plus au ravelin d'Alexis, où nous avions été jusqu'alors détenus, qu'on nous conduisait. La courtine du Cronwerk était désignée comme mon séjour futur. J'entrai dans une petite cellule séparée par un cloison de la cellule voisine. J'étais étonné d'un voisinage dont j'étais depuis longtemps déshabitué. Le lendemain vint notre ami constant, notre fidèle consolateur, qui, depuis les premiers jours de notre emprisonnement, faisait saintement son devoir, comme père spirituel, comme unique ami des prisonniers. C'était Pierre Nicolaévitch Myslovski, archiprêtre de la cathédrale de Kazan. Il passa chez chacun de nous pour le préparer au sort qui l'attendait. Connaissant sa réserve en tout ce qui n'était pas de son devoir direct comme prêtre, je n'osais d'a-

bord pas lui demander le sort des cinq condamnés qui étaient séparés de nous et destinés à une épreuve suprême.

Enfin, quand il partit, j'eus le courage de lui demander quel sort leur était reservé. Lorsqu'il ne pouvait pas répondre directement, il parlait en énigmes. Ses dernières paroles furent: *„Confirmation - Décoration.“* Je compris que l'épreuve aurait lieu, mais que les cinq élus seraient graciés. Lui aussi en était convaincu; lui aussi espérait. Mais l'espoir le trompait.

Voici la dernière lettre de Ryléeff à sa femme, lettre qu'il écrivit quelques moments avant sa mort:

„Dieu et l'Empereur ont décidé de mon sort. Je dois mourir et mourir ignominieusement. Cette lettre, ma chère, ma bien-aimée amie, te parviendra par mon confesseur, l'archiprêtre Pierre Myslovski. Il m'a promis de prier pour le repos de mon âme. Donne-lui une de mes tabatières en or, afin qu'elle lui soit un gage de ma reconnaissance ou plutôt un souvenir, car Dieu seul peut le récompenser pour les bienfaits qu'il a répandus sur moi par ses discours. Ne reste pas longtemps ici; tâche de terminer bientôt tes affaires, va chez mon honorable mère et prie-la ainsi que tout le monde de me pardonner. Salue K. S. et ses enfants et prie-les de ne pas m'accuser à cause de

M. B. Ce n'est pas moi qui l'ai entraîné dans notre malheur commun; il le témoignera lui-même.

„Je voulais demander la permission de te voir une fois encore, mais j'ai changé d'intention craignant de perdre ma fermeté. Je prie Dieu pour toi, pour Anastasie et je prierai la nuit entière. Le prêtre, mon ami et bienfaiteur, viendra chez moi et me donnera le saint Viatique. Je bénis en pensées Anastasie, avec l'image de Sainte Véronique et vous confie tous à la garde du Dieu vivant. Je te prie surtout d'avoir soin de l'éducation d'Anastasie, je désire qu'elle la reçoive près de toi. Cherche à lui inculquer tes sentiments chrétiens et elle sera heureuse, quelque destin qui lui soit reservé; et, quand elle aura un mari, elle le rendra heureux comme tu as, pendant 8 ans, été mon bonheur, toi, ma chère, ma bonne, mon ineffable amie. Puis-je trouver des paroles pour te remercier? Non, car il n'y en a pas pour exprimer ce que je sens pour toi. Que Dieu te récompense! Témoigne ma profonde et sincère reconnaissance à la très-honorée P. V. Adieu! On m'ordonne de m'habiller. Que Sa Sainte volonté soit faite!

Ton sincère ami

CONRAD RYLÉEFF "

Minuit sonna. Le prêtre sortit avec le Saint Sacrement de la cellule de Conrad Ryléeff, alla chez Serge Mouravieff-Apostol, puis chez Pierre Kahoffsky, et enfin chez Michel Bestoucheff-Riumine. Le pasteur protestant donna le Saint Viatique à Paul Pestel.

Je ne dormais pas; on nous avait ordonné de nous habiller; j'entendais le bruit des pas, j'entendais chuchoter, sans comprendre ce que tout cela signifiait. Après quelques instants j'entends un bruit de chaînes. Une porte à l'autre bout du corridor s'ouvre; les chaînes résonnent lourdement. J'entends la voix de mon fidèle ami Conrad Ryléeff qui prononce lentement les paroles suivantes: *„Adieu, Adieu mes frères!“* puis les pas mesurés s'éloignent. Je cours à la fenêtre; — le jour commençait à poindre, ... je vois un détachement de grenadiers du régiment de la garde de Pavlovsk et à leur tête le lieutenant Pilmann que je connaissais; les cinq élus sont entourés de grenadiers, portant la baïonnette au bout du fusil. Le signal est donné et ils s'éloignent. On nous ordonne de sortir. Les mêmes grenadiers nous conduisent et nous sommes menés sur l'esplanade devant la forteresse. Tous les régiments de la garde sont sous les armes. Dans le lointain je voyais cinq gibets. Je voyais les cinq élus qui *s'approchaient* lentement de la place fatale. Dans

mes oreilles résonnaient encore les mots „*Confirmation-Décoration*“, l'espoir ne m'abandonnait pas encore. On ne s'occupa pas longtemps de nous; nos épées furent rompues, on nous ôta nos uniformes et les jeta dans le feu; puis on nous habilla de robes de chambre et nous reconduisit dans la forteresse. Je rentrai dans la même cellule de la courtine du Cronverk.

Les victimes désignées à la mort étaient là. L'archiprêtre Myslovski était à leurs côtés! Il s'approche de Ryléeff, celui-ci lui prend la main et la met sur son cœur: „N'est-ce pas, mon père, dit-il, qu'il ne bat pas plus vite qu'auparavant.“ Tous les cinq montèrent sur l'échafaud et la sentence fut exécutée.

Ainsi périrent les cinq victimes, choisies parmi nous, comme victimes expiatrices pour nos fautes communes; elles tombèrent comme des grappes mûres tombent sur la terre. Mais ce ne fut pas la terre qui les reçut, ce fut le Père Céleste, qui les jugea dignes de ses saintes demeures. Ils passèrent à l'éternité purifiés par le feu des douleurs intérieures et extérieures et ils reçurent avec la mort la couronne des martyrs, que le temps ne pourra leur ravir. Que Dieu soit loué!

Le soir du 21 juillet 1820 on m'apporta dans ma cellule une veste grise et des culottes de la

même couleur, faites du plus gros drap, et je reçus l'ordre de me préparer à partir. La veille j'avais eu la visite de mes frères, élèves du corps des pages et je les priai, en prenant congé d'eux, de m'envoyer les habits et le linge indispensables. Ils firent ce que je leur avais demandé; ayant probablement trouvé une redingote et des pantalons tout confectionnés, ils mirent ces habits ainsi que du linge dans une petite malle qu'ils m'envoyèrent; ayant reçu ces effets, étonné du nouveau costume qu'on m'avait apporté, je demandai au major de place: „Pourquoi m'a-t-on envoyé un habillement civil si l'on veut que je porte la veste grise?" La réponse fut que cela dépendait de mon bon plaisir et que je pouvais mettre l'habit que m'envoyait le Gouvernement, si je le désirais. Comme on m'avait ordonné d'être prêt à partir, je pensais que, n'ayant pas un sou vaillant dans ma poche, je devais ménager mon unique redingote qui s'userait bientôt dans un pays lointain et pendant un long voyage, et je me décidai donc à mettre l'accoutrement que le Gouvernement m'envoyait et qui, quoique n'étant pas beau, avait, à cause de son ampleur, l'avantage d'être très-commode.

Bientôt après minuit on me mena dans la maison du commandant; en entrant dans la salle, je vis Alexandre Jacoubovitch accoutré comme moi. Après

lui entra Artamon Mouravieff, ci-devant chef du régiment des hussards d'Achtyr, et Basile Davydoff, officier en retraite des hussards de la garde. Mouravieff était mis avec beaucoup de recherche; il portait une longue redingote faite avec tout le goût qu'on trouve chez un tailleur richement récompensé pour ses peines. Son excellente épouse, Véra Alexéevna, s'était occupée de sa toilette. Je voyais Davydoff pour la première fois; il était de petite taille, mais assez gros, avait les yeux pleins d'animation et très-expressifs; son sourire sarcastique exprimait la pente de son esprit, et en même temps une certaine bonhomie, qui disposait pour lui tous ceux qui entraient avec lui dans des relations plus intimes. Il portait un habit fait par Boutou, le premier tailleur de St.-Pétersbourg; le reste de son habillement sortait aussi de l'atelier du meilleur tailleur. Nous nous serrâmes les mains en silence. Jacoubovitch ne put retenir une exclamation en me voyant avec une longue barbe et si étrangement accoutré.

„Eh bien, Obolenski, s'écria-t-il en me menant au miroir. Si moi je ressemble à Stenka Rasine, il n'y a point de doutes que tu ressembles à Wanka Kaïn."(1)

La porte s'ouvrit bientôt et le commandant

(1) Deux célèbres brigands russes.

de la forteresse, le général d'infanterie Soukine, dit à haute voix: „Il a plu à Sa Majesté d'ordonner que vous seriez envoyés en Sibérie, les fers aux pieds."

Ayant entendu cette sentence, je me tournai vers lui en disant que, n'ayant pas un sou sur moi, je lui demandai pour une unique grâce, de me rendre une montre assez précieuse, qu'on m'avait prise quand je fus amené dans la fortresse. Le général ordonna alors à l'aide-de-camp de place Troussoff, de m'apporter immédiatement ma montre et de me la rendre, ce qui fut fait. On nous riva des fers aux pieds, puis on nous remit au courrier du Gouvernement (Feldjaeger) Sédoff et à quatre gendarmes, et nous sortîmes pour nous mettre en route. En nous accompagnant, le major de place Egor (Grégoire) Podouchkine, s'approcha de moi avec mystère et me serra la main; je la lui serrai aussi et il me dit à voix basse: „Prenez, cela vient de votre frère!" Je sentis de l'argent dans ma main et serrai celle qui me le donnait en remerciant intérieurement Dieu pour ce secours inattendu. Quatre charrettes à trois chevaux attendaient au perron; je fus placé sur l'une d'elles; alors un sentiment douloureux perça mon cœur malgré moi. Tout-à-coup sauta auprès de moi Kosloff, aide-de-camp du ministre de la guerre Tatistcheff, envoyé par lui

pour être témoin de notre départ; je le connaissais à peine. Il me donna autant de marques d'affection qu'il m'en aurait donné s'il eût été mon frère; de chaudes larmes coulèrent de ses yeux, témoignant le profond sentiment qui remplissait son âme; il m'était bien doux de voir de la sympathie dans un homme que je connaissais à peine. A la pointe du jour nos charrettes traversèrent St.-Pétersbourg dans la direction de la barrière de Schlusselbourg, et nous nous arrêtâmes au premier relais pour changer de chevaux... .l'épouse de Mouravieff nous y attendait pour dire un dernier adieu à son mari. Ils restèrent une heure à peine ensemble; les chevaux furent relayés, et bientôt nous passâmes par Novaïa Ladoga en voyageant avec la vitesse habituelle. Les impressions de la route se sont effacées de mon souvenir; le voyage rapide et incommode, l'état inusité pour nous dans lequel nous nous trouvions, ne nous donnaient pas le loisir de faire attention à ce qui nous entourait. Nous nous arrêtions dans les auberges; Mouravieff était notre caissier et payait largement ce que nous consommions; il n'était permis à personne de s'approcher de nous. De toutes ces impressions de voyage, notre arrivée à Nichny-Novgorod s'est gravée le plus profondément dans ma mémoire; c'était à l'installation de la foire, des milliers de personnes se pressaient sur la place

principale que nous traversions lentement. La foule jetait des regards silencieux sur nos chars, nos gendarmes et les ornements en fer que nous portions aux pieds. J'achetai à Nichny un manteau qui m'était indispensable et quelques autres effets, et il ne me resta que bien peu d'argent des 150 roubles que j'avais reçus de Podouchkine; nous continuâmes notre voyage par la grande route qui conduit en Sibérie et nous fûmes à Irkoutsk vers la fin du mois d'août.

Le gouverneur général Lavinsky était absent; son remplaçant, le conseiller d'état Guirloff, nous reçut, il fut très-affable envers nous, causa avec chacun de nous, et sortit; les autres messieurs qui étaient avec lui sortirent aussi; il ne resta dans la salle qu'un seul employé que nous ne connaissions pas encore (c'était M. Vacroucheff, conseiller d'un tribunal quelconque). Tandis que nous parlions avec le gouverneur, l'intérêt qu'il prenait à nous se lisait dans ses regards; des larmes brillaient dans ses yeux; il s'approcha de moi et me dit d'une voix que l'émotion rendait presqu'imperceptible: „au nom de Dieu, prenez cela!“ — et il mit dans ma main 25 roubles. Je lui dis à voix basse: „je vous remercie, j'ai de l'argent, je n'ai besoin de rien.“ De nouveau les mêmes paroles: „au nom de Dieu, prenez cela!“ Il était im*possible de* parler ou de discuter longtemps; les

témoins qui étaient là et la crainte de montrer la petite somme dont je disposais, tout cela me fit accepter l'argent. Il répéta la même scène avec mes camarades d'infortune, reçut d'eux les mêmes réponses et les força d'accepter l'argent.

On nous donna, jusqu'à la désignation définitive des mines où nous étions condamnés à travailler, un logement temporaire chez le commissaire de police Zatopliaeff; le maître de police était alors Andreï Ivanovitch Pirochkoff; Efime Andréitch Kousnetzoff devenu plus tard si célèbre par ses mines d'or et surtout par sa bienfaisance, était maire de la ville (gradsky golova).

M. Kousnetzoff, de même que tous les employés et les négociants d'Irkoutsk, nous temoignèrent beaucoup d'attention et d'amitié, et cherchèrent, autant qu'il leur était possible, à nous consoler et nous distraire pendant notre court séjour chez M. Zatopliaeff qui, de même que le maître de police M. Pirochkoff, ne heurta ni par une action quelconque, ni même par la moindre parole, ce sentiment de notre propre dignité qui restait en nous inébranlable. Nous ne profitâmes pas longtemps de son aimable hospitalité, on nous envoya, moi et Jacoubovitch — dans une saline nommée Oussolié, située à 60 verstes d'Irkoutsk; Mouravieff et Davydoff furent envoyés dans la distillerie d'eau-de-vie d'Alexandrovsky. Nous nous sépa-

râmes espérant de nous revoir sous de meilleurs auspices. J'arrivai avec Jacoubovitch le 30 août au lieu de notre destination. Après nous arrivèrent à Irkoutsk le prince Troubetzkoï, le prince Wolkonsky et les deux frères Borissoff, Pierre et André; les deux premiers furent envoyés dans la distillerie d'au-de-vie de Nicolaevsk, les deux derniers dans celle d'Alexandrovsky.

Arrivés à la saline, nous fûmes reçus au comptoir; on nous prit l'argent que nous avions sur nous, et nous donna un logement chez une veuve dont nous devions occuper l'unique chambre; elle-même vivait dans une cabane. Le directeur de la saline, le colonel Kriukoff, était absent; il était donc impossible de faire une disposition quelconque nous concernant et nous jouissions d'une liberté limitée par la surveillance de la police, mais sans aucune autre restriction formelle; nous recevions de temps à autre la visite du maître de police de la saline, l'ouriadnik Scouratoff, la seule personne officielle avec laquelle nous fussions en rapport. Nos relations avec le reste de la population de la saline se bornaient à ce que nous achetions nos provisions de bouche et payions tous les services qu'on nous rendait. La police nous observait sans cesse, et souvent le soir, quand moi et Jacoubovitch nous causions ensemble, nous entendions les pas d'un agent de police qui s'ap-

prochait de notre volet et nous pouvions voir son œil qui regardait par quelque fente. Mais malgré toutes les mesures de la police nous reçumes la nouvelle que la princesse Troubetzkoï était arrivée à Irkoutsk: il était impossible de douter que la nouvelle ne fût vraie, car personne à Oussolié n'avait notion de l'existence de la princesse; il était donc impossible d'inventer la nouvelle de son arrivée; si je ne me trompe, elle eut lieu dans la seconde quinzaine de notre séjour dans la saline. Vers ce temps arriva aussi le colonel Kriukoff attendu depuis longtemps; c'était lui qui avait à décider définitivement quel serait le genre de notre travail forcé. Le lendemain matin on nous appela chez lui. La police de la saline avait éloigné de sa maison tous les étrangers, et personne n'osait entrer chez lui pendant notre entrevue. Il nous reçut non-seulement avec beaucoup de bonté, mais même avec une telle attention que nous en fûmes profondément émus. Après les salutations d'usage, notre aimable hôte sut donner à notre conversation un tour presque franc, et chercha à nous mettre à notre aise; puis entra sa fille portant un plateau; elle nous apportait du café qu'elle avait préparé elle-même; — plus tard on nous dit que même tous les domestiques avaient été éloignés, afin que personne ne pût dénoncer au gouvernement l'attention que nous

témoignait notre hôte. En prenant congé de nous, le directeur de la saline nous dit qu'il nous donnait une tâche pour la forme seulement, que, du reste, nous pouvions être tranquilles et que nous n'aurions aucune vexation à craindre. Nous retournâmes chez nous consolés et tranquillisés sur le sort qui nous était réservé; la pensée seule qu'on pourrait nous employer à des travaux qui d'ordinaire sont exécutés par les forçats ordinaires m'inquiétait; je les avais souvent vus de mes propres yeux retourner du travail, couverts de la tête jusqu'à la plante des pieds de cristaux de sel qui séchaient sur leurs cheveux, leur barbe et sur leurs habits; ils travaillaient sans chemise, et chaque couple de forçats devait porter de la source jusqu'à la bouillerie et verser dans la chaudière un certain nombre de seaux d'eau salée. Le lendemain de notre audience chez le chef de la saline, l'ouriadnik Scouratoff nous apporta deux cognées de régie et nous dit que nous étions désignés pour être fendeurs de bois, et qu'on nous indiquerait une place où nous devions en couper dans la quantité voulue d'après le règlement de la saline pour les ouvriers; tout ceci fut dit à haute voix, puis il ajouta à voix basse que nous pouvions y aller pour nous promener, mais que notre tâche serait faite sans que nous y missions la main. Le jour même on nous désigna

dans les environs la place où nous devions couper le bois, et nous retournâmes chez nous, contents de notre promenade et de la place désignée. Mais la pensée d'entrer en relations avec la princesse Troubetskoï ne me quittait pas: j'étais sûr qu'elle me donnerait quelques nouvelles de mon vieux père, — mais comment exécuter mon dessein, vu l'incessante surveillance de la police? C'était une chose très-difficile à faire. Le matin, lorsque je dûs commencer mon travail, je me levai de bonne heure; je pris mon thé, puis je dis adieu à Jacoubovitch, qui souffrait d'une inflammation aux yeux; je nouai mon manteau sur mes reins avec une ceinture — et j'allai à la place désignée. Une fois dans la forêt, je pensai qu'il était mieux de me mettre tout de suite au travail que de ne rien faire. De plus je savais combien M. Kriukoff craignait les dénonciations, et ne voulant pas le rendre responsable à cause de son indulgence pour nous, je pris bravement en mains ma cognée et me mis à couper les arbres tant que j'avais de forces et de savoir faire. J'eus beaucoup de peines jusqu'à ce que le premier arbre tomba sous les coups de ma cognée, et ayant travaillé avec beaucoup de fatigue je retournai gaîment chez moi, me disant que j'avais fait mon devoir envers mon bon chef. Pendant ma promenade dans la forêt j'avais remarqué un homme assez bien mis,

portant une courte pelisse et ayant des traits très-expressifs. Cet homme me témoigna beaucoup de sympathie en me faisant le salut habituel. Le soir je le vis de nouveau non loin de notre demeure et il me sembla qu'il me faisait des signes d'appel: cet inconnu entouré de mystères attira toute mon attention. Le lendemain, quand je retournai à mon travail, je le trouvai de rechef sur mon chemin et le même geste mystérieux me montra la forêt vers laquelle je dirigeai mes pas: j'oubliai, en me mettant à mon travail, ma rencontre, mais je le vois tout à coup de nouveau; il me montre, d'un signe à peine perceptible, le fourré et m'appelle; je le suivis sans hésiter. Mon inconnu m'accoste avec ces paroles mystérieuses et solennelles: „Nous attendions depuis longtemps ton arrivée — le prophète Héséchiel dans tel et tel chapitre parle de vous tous et nous étions dans l'attente; nous sommes nombreux ici, ayez confiance en nous, nous ne vous trahirons pas.“ Dans ces paroles perçait le sectaire; mais ni notre place de rendez-vous, ni le temps ne me permettaient de le désabuser; la route à travers la forêt, route par laquelle passaient les paysans, était proche de nous: j'entendais même le bruit de leurs chariots. Je ne voulus donc pas perdre mon temps et lui dis: „Tu te trompes, mon ami, mais si tu veux me rendre un grand service, fais-le. Peux-tu transmettre

un petit billet à la princesse Troubetzkoï, qui est maintenant à Irkoutsk? Il m'est impossible de te payer tes peines, car je n'ai point d'argent." Il n'hésita pas.

„Demain, à la nuit tombante, me répondit-il, je serai à telle et telle place; apportez votre lettre, elle parviendra à son adresse." Nous nous séparâmes; je devinai plus tard que mon inconnu appartenait à la secte des *pneumatomaques*. Ayant pris conseil de Jacoubovitch, je me décidai à écrire une lettre que je portai à mon nouvel ami, il la prit et partit cette nuit même pour Irkoutsk. Il exécuta fidèlement sa commission et m'apporta, deux jours après, une lettre de la princesse Troubetskoï qui m'annonçait son arrivée, me donnait des nouvelles qui devaient me tranquilliser sur le sort de mes parents et me promettait une seconde lettre avant son départ pour la distillerie de Nicolaevsk, où se trouvait son mari, lettre qu'elle voulait m'envoyer par le chargé de pouvoir de M. Kousnetzoff. Nous reçûmes bientôt cette lettre et y trouvâmes cinq cents roubles, que la princesse nous envoyait. Elle nous conseilla d'écrire à nos parents et nous promit de leur faire parvenir notre lettre par le secrétaire de son père, qui l'avait accompagnée jusqu'à Irkoutsk et devait retourner à St.-Pétersbourg. Cette bonne occasion nous était précieuse,

et nous en profitâmes, remerciant du fond de notre âme la princesse pour son obligeante amitié.

Il est temps de dire quelques mots d'une personnalité si remarquable comme l'était celle de la princesse Catherine Troubetskoï, née comtesse Laval. Son père était Français, avait émigré pendant la révolution et fixé son séjour en Russie. Ayant épousé mademoiselle Alexandrine Kositsky, il avait reçu, avec sa main, un riche héritage, qui donnait à sa maison cet éclat et cette opulence rehaussés encore par une belle éducation et un bon goût. Élevée au milieu de l'opulence, Mlle de Laval se voyait, depuis sa plus tendre enfance, l'objet de l'amour de son père qui l'adorait, de sa mère et de tous ses parents. En 1820, ce me semble, elle se trouvait à Paris avec sa mère; le prince Serge Troubetskoï y était venu avec sa cousine, la princesse Kourakine, qui était malade; il fit la connaissance de la comtesse de Laval et se lia bientôt avec mademoiselle Catherine; il lui offrit son cœur et sa main et c'est ainsi que leur sort fut uni. Plus tard la princesse eut l'occasion de montrer son noble caractère, et malgré tous les coups du destin, elle sut créer à son mari un bonheur domestique sur des bases si solides, que rien ne put l'ébranler. Par les affaires de notre Société j'étais très-lié avec le prince Serge.

En 1821, je vis pour la première fois la princesse Catherine, et depuis lors mon amitié pour elle et mon profond respect restèrent inébranlables, se developpèrent de plus en plus et prirent ce caractère qui, même maintenant, quand elle n'est plus parmi nous, quand elle a déjà reçu sa récompense du seul vrai juge de notre vie et de nos actions, est resté gravé en traits ineffaçables là où reste ce qu'il y a de meilleur en nous pour passer avec nous dans un autre monde. La révolte du 14 décembre et l'exil du prince Troubetzkoï en Sibérie ne servirent qu'à développer encore plus la grandeur d'âme dont Dieu avait doué la princesse, et dont elle savait si bien profiter pour atteindre le but élevé du mariage et consoler celui auquel elle était attachée par les liens d'un amour éternel que rien ne put ébranler; elle demanda comme une grâce suprême de pouvoir suivre le prince dans son exil et de partager son sort; et quand elle reçut cette permission de l'Empereur, elle n'écouta pas sa mère qui s'opposait à son départ, mais entreprit un si loiptain voyage, accompagnée du secrétaire de son père, un Français, M. Vaucher. A plus de 100 verstes de Krasnoiarsk sa voiture se brisa, il était impossible de la réparer, mais la princesse n'hésita pas un seul moment, elle prit une charrette sans ressorts et arriva ainsi à Krasnoiarsk, d'où elle envoya un tarantass, qu'elle avait acheté, pour chercher M.

Vaucher, qui ne pouvait supporter le voyage en charrette et était resté dans un relais de poste.

Étant enfin réunie à son mari, envoyé, comme nous l'avons dit, à la distillerie de Nicolaevsk, elle ne le quitta plus, et fut pendant toute la durée de notre vie commune notre ange-gardien. Il est difficile de dire ce que firent pour nous les dames qui accompagnèrent leurs maris en Sibérie; il serait juste de les nommer des sœurs de charité, qui avaient soin de nous comme si elles eussent été nos proches parentes; leur présence versait toujours et partout dans notre cœur une force morale; quant aux consolations qui nous venaient d'elles, elles ne peuvent pas être exprimées par des paroles! Bientôt après la princesse Troubetzkoï, arriva aussi la princesse Marie Wolkonsky, fille de Nicolas Raeffsky, le célèbre général de 1812; au temps dont je parle maintenant, elle n'était pas encore à Irkoutsk, retournons donc à notre récit interrompu. Nos jours à la saline coulaient uniformément; chaque matin moi et Jacoubovitch nous allions à notre travail ordinaire et bientôt je m'y habituai tellement que je pouvais couper 1/4 de sagène par jour; à deux heures nous retournions chez nous, partagions un dîner simple mais copieux; et enfin nous passions la soirée en causant ou en jouant aux échecs. Nous étions si tranquilles en comparaison de ce que

j'avais craint, qu'il m'était impossible de ne pas croire que notre état devait s'empirer; mon camarade avait au contraire la ferme assurance que le couronnement de l'empereur Nicolas, annoncé pour le 22 août, serait suivi de notre amnistie. Chacun de nous défendait son opinion; quand nous causions, Jacoubovitch me racontait tantôt des souvenirs de sa vie guerrière au Caucase, tantôt nous parlions du passé si récent; ainsi s'écoulaient nos jours, mais le soir du 5 octobre, alors que nous étions à notre partie d'échecs, l'ouriadnik Scouratoff vint nous dire de nous préparer à partir, parce que l'ordre de nous ramener à Irkoutsk était arrivé. La première pensée de mon camarade fut que l'amnistie avait été apportée par un courrier du Gouvernement et qu'on nous ramenait à Irkoutsk pour nous la proclamer. Je me taisais, mais je pensais le contraire et me mis à emballer tout ce qui pouvait trouver place dans nos malles, c'est-à-dire tout ce qui n'appartenait pas à la cuisine. Mon camarade, par contre, ne voulait rien prendre avec lui, étant persuadé que, devant revenir en peu de temps, il pouvait passer plus commodément par Oussolié et prendre avec lui tout ce qui lui était nécessaire pour retourner en Russie. J'emballais en silence les effets, mais je ne pus persuader mon camarade de prendre avec lui 25 roubles en billon, qui furent donc confiés à notre hô-

tesse jusqu'à notre retour présumé; les charrettes à trois chevaux arrivèrent.

On plaça deux cosaques à côté de chacun de nous, sur une troisième charrette était l'ouriadnik Scouratoff qui nous devait accompagner. Je montrais en silence à Jacoubitch notre suite; mais il fit un signe avec la main, en disant: „tu croiras quand tu verras, et il sauta dans la première charrette.“ Nous continuâmes ainsi notre voyage jusqu'à Irkoutsk. En passant le bac, la voitur de Jacoubovitch était la première; lorsqu'il fut sur l'autre bord il agita un mouchoir blanc. Nos charrettes se mirent en route. On sonnait l'angelus du 6 octobre. Nous faisons notre entrée dans la ville. Jacoubovitch ne cessa d'agiter son mouchoir; mais nous traversons la ville, et quatre verstes plus loin nous voyons un bâtiment entouré de soldats. Nous entrons dans la cour; Jacoubovitch descend de la charrette et voit devant lui le maître de police Pirochkoff. Mon Caucasien n'hésita pas longtemps. „Mais M. Pirochkoff, dit-il, vous avez ici de l'infanterie et de la cavalerie, où donc est votre artillerie?“ M. Pirochkoff ne put s'empêcher de sourire; sans prononcer une parole, il nous serra la main, nous mena dans une chambre au second, où nous trouvâmes les princes Troubetskoï et Wolkonsky; là nous sûmes la véritable cause de notre voyage: *on nous en[illegible]'ans les mines de Nertchinsk!* On nous

servit du thé, un déjeûner, et les charrettes qui devaient nous conduire à notre nouvelle destination étaient prêtes. En regardant par la fenêtre je vois une dame, que je ne connaissais pas et qui, étant descendue de son drochki, demanda quelque chose aux cosaques. Je descendis l'escalier à grands pas et je m'approchai de la dame; c'était la jeune princesse Schachoffskoï, venue avec sa sœur, l'épouse d'Alexandre Nicolaévitch Mouravieff, interné dans la ville de Nichny-Oudinsk. Sa première demande était: „le prince Troubetzkoï est-il ici?" A ma réponse affirmative elle me dit: „la princesse me suit; elle veut voir son mari avant son départ, dites-le-lui." Mais nos chefs ne voulaient pas cette entrevue et hâtaient notre départ; nous cherchâmes autant qu'il nous fut possible, à gagner du temps, mais enfin nous dûmes monter dans nos charrettes. Les équipages s'ébranlèrent, au même moment je vis la princesse qui était venue en voiture de louage. En un clin d'œil le prince était en bas de sa charrette et dans les bras de son épouse; le tendre embrassement dura longtemps, de chaudes larmes coulaient des yeux des deux époux. Le maître de police était à leurs côtés, les priait de se séparer, mais ses prières étaient vaines. Le son de ses paroles frappait leurs oreilles, mais ils ne comprenaient pas ce qu'il voulait dire. Enfin le dernier Adieu fut prononcé et nos charrettes nous emportèrent

avec une double rapidité. La princesse Troubetzkoï resta dans le doute relativement au sort futur de son mari. Personne ne voulut lui dire où nous allions; mais fermement décidée à suivre son mari et à partager son sort quelqu'amer qu'il fût, la princesse adressa au Gouvernement une supplique, pour qu'on lui permît de suivre son mari et de partager son sort. Longtemps elle ne reçut que des réponses évasives; alors arriva à Irkoutsk la princesse Marie Wolkonsky, et les deux dames s'unirent dans la pensée de rejoindre leurs maris et agirent avec une fermeté presqu'inouie, ne reculant ni devant les menaces, ni devant les prières. Enfin on leur parla de la position des femmes des forçats, des conditions sous lesquelles elles sont admises aux mines. En premier lieu elles doivent renoncer aux droits leur appartenant par leur naissance et leur position dans le monde, secondement elles ne peuvent recevoir et envoyer des lettres et de l'argent que par l'intermédiaire de la direction des mines. De plus il dépend du directeur des mines de leur permettre de voir leurs maris, et cette entrevue a lieu là où le gouverneur le leur indique. On ajouta verbalement que la direction a le droit de leur demander même des services personnels, par exemple, de laver le plancher et de semblables corvées. Ayant lu les conditions, les deux princesses n'hésitèrent

pas à signer l'engagement qu'on leur demandait et, de cette manière, le gouvernement fut forcé de leur donner la permission d'aller rejoindre leurs époux dans les mines de Nertchinsk.

Tandis que duraient ces négociations, nous avions depuis longtemps traversé le Baikal sur un petit vaisseau à deux mâts. Avant de partir, nous fûmes rejoints sur la plage par nos autres camarades: Mouravieff, Davydoff et les deux frères Borissoff. On nous conduisit avec la vitesse du vent; depuis le monastère de Pyssolsky nous suivions la grande route de Nertchinsk. Deux officiers de cosaques nous accompagnaient. Nous quatre, nous étions sous la garde du lieutenant (choroungy) Tchaoussoff, fils de l'hetman du régiment de cosaques d'Irkoutsk, le second convoi était accompagné par le lieutenant Tchérépanoff; tous les deux étaient excellents garçons, qui ne nous faisaient pas la moindre vexation, étant fermement persuadés, que nous ne les induirions pas dans la moindre responsabilité par quelque action inconsidérée. Les cosaques qui nous accompagnaient, de bonnes natures russes, étaient, à chaque moment prêts à nous rendre service et secours. Un soir au bord d'une rivière au delà de Verchne-Oudinsk, un souvenir s'est gravé bien profondément dans ma mémoire.

Nous devions passer la rivière dans un bac

et nous nous arrêtâmes au bord, car il faisait trop pour passer la rivière sombre. On chauffa un samovar et nous nous disposâmes à prendre du thé. Dans ce moment entra dans notre cabane un tout jeune homme très-proprement mis et qui nous dit en russe pur: Mon grand père vous prie d'accepter ces provisions (1). Il posa devant nous une corbeille qui contenait un excellent pain blanc, des petits pains, des biscuits etc.; tout était si propre, si excellent, avait si bon goût, que nous étions très-étonnés de trouver un tel luxe dans une contrée si éloignée; — nous remerciâmes le jeune homme, en le priant de faire part à son grand-père de notre reconnaissance, et de l'inviter à venir nous voir si cela se pouvait. Une heure plus tard vint aussi le vieillard et nous causâmes longtemps avec lui; ses discours avaient beaucoup d'intérêt pour nous. Il se disait Sibérien aborigène, c'est-à-dire que ses ancêtres étaient domiciliés ici depuis que la contrée située au délà du Baikal avait été peuplée; c'est par l'agriculture et le commerce de fourrures qu'ils s'étaient créé l'aisance dont il jouissait maintenant. Ayant pris congé du vieillard, nous causâmes longtemps de lui et de la contrée qu'il nous décrivait avec tant d'amour. Cette première impression de voyage fut

(1) Pain et sel, chleb-sol, comme disent les Russes.

suivie d'une seconde non moins agréable, quoique d'un autre genre: c'était dans le village de Biankan, où nous fûmes reçus par un négociant, M. Koudinsky; son dîner fut excellent. L'hospitalité de nos hôtes était sans bornes; ils voulaient nous faire préparer un bain, mais nous ne pouvions rester longtemps chez eux, de peur d'induire nos officiers en responsabilité, nous prîmes donc congé d'eux et continuâmes notre voyage après les avoir remerciés de leurs bontés. En passant rapidement par les villages, je fus frappé d'une chose assez extraordinaire dans cette saison; bien que le froid avait atteint 10 degrés et plus, des enfants de différents âges étaient, vers midi, devant leurs cabanes, tout nus comme ils étaient sortis du sein de leur mère, et se chauffaient au soleil. La vue d'une telle misère nous donnait une idée du bien-être dont jouissent les paysans appartenant aux mines. Bientôt nous arrivâmes au lieu de notre destination, et nos charrettes s'arrêtèrent devant une caserne qui était destinée à nous recevoir. C'était un bâtiment ayant 7 sagènes de long sur 5 de large: il y avait deux chambres; la première, celle qui était à l'entrée, était destinée pour les soldats de garde, l'autre devait être le lieu de notre séjour; dans notre chambre, à gauche de l'entrée, se trouvait un immense poêle russe; à droite trois réduits, séparés l'un de l'autre par des cloisons en bois,

longeaient la chambre; au côté opposé se trouvait une chambre en planches construite à la hâte; deux petites marches conduisaient aux réduits, et chacun avait une porte.

Les deux premiers réduits avaient 3 archines de long sur deux de large. Le dernier avait la même longueur, mais il avait quatre archines de large. Nous nous partageâmes notre logement, Davydoff et Jacoubovitch prirent chacun un réduit à part, Troubetzkoï, Wolkonsky et moi nous occupâmes le troisième. Troubetskoï avait un lit de sangle placé en long; le mien était placé de manière qu'une moitié de mon corps se trouvait sous le lit de Troubetzkoï et l'autre s'appuyait contre la porte; le lit de Wolkonsky était vis-à-vis de celui de Troubetzkoï; Mouravieff et les deux Borissoff se partagèrent de la même manière la chambre en planches. Nous étions gardés pendant tout notre séjour à la mine de Blagodatskoï par un sous-officier et trois soldats appartenant au corps des mineurs.

Ces mêmes gardiens nous préparaient notre dîner, notre thé et nous servaient; ils nous prirent bientôt en affection et nous furent d'une grande utilité. Le régisseur de la mine, un officier des ingénieurs-mineurs, dont j'ai oublié le nom, nous reçut.

On nous donna trois jours de repos, nous

prit l'argent que nous avions sur nous, et de cet argent on nous donnait tout ce que nous avions besoin pour nous acheter des provisions, mais nous devions rendre compte de l'argent dépensé. Nous ne remîmes que très-peu d'argent, car chacun ne donnait que ce qu'il voulait et on n'en demandait pas plus. Dans le cours de ces trois jours nous reçûmes la visite du directeur des mines de Nertchinsk, M. T. Bournacheff; il était assez grossier, mais dans ses dispositions perçait le désir d'alléger notre position et de ne pas nous inquiéter par des vexations inutiles. Bientôt sonna l'heure pour commencer nos travaux; la veille on nous avait intimé l'ordre de nous préparer de grand matin au travail; à la pointe du jour vint dans notre caserne un chef mineur accompagné des forçats destinés à être nos compagnons de travail; — l'appel nominal commence: *Troubetzkoï?* — Présent! — *Efime Vassilieff?* — Présent! Et Troubetzkoï alla avec Efime Vassilieff. *Obolenski?* — Présent! — *Nicolas Béloff?* et je m'en allai avec Béloff. De cette manière on nous répartit dans les puits; chaque couple reçut une chandelle de suif, on nous donna, à moi une pioche, à mon camarade un marteau, nous descendîmes dans les puits et arrivâmes à notre chantier. Le travail n'était pas pénible; sous terre il fait, en général, assez chaud; du reste je prenais le marteau dès que

je sentais un frisson et j'avais bientôt chaud. A onze heures un coup de cloche nous marquait la fin de nos travaux et nous retournions dans notre caserne; alors commençaient les apprêts pour notre dîner. Nous avions choisi Jacoubovitch pour chef de notre ménage parce qu'il était, entre nous tous, le plus expert en fait de cuisine militaire. Nous jouissions, en général, d'une pleine liberté dans l'intérieur de notre caserne; les portes de nos chambres étaient ouvertes, nous dînions, prenions le thé et soupions ensemble. C'était une grande consolation que d'être ensemble; la même société, où depuis tant d'années nous étions habitués à échanger nos pensées et nos sentiments, avait passé de St.-Pétersbourg dans notre misérable caserne. Nous nous étions plus étroitement liés; le malheur commun avait encore plus resserré les liens de notre amitié. L'incertitude où nous étions, si la ferme intention des princesses Troubetzkoï et Wolkonsky de rejoindre leurs maris, serait couronnée de succès, venait troubler notre repos pendant les premières semaines de notre séjour à Blagodatskoï. Mais bientôt nous n'eûmes plus lieu d'en douter; les deux dames arrivèrent et prirent possession d'une cabane située à une demi-verste de notre caserne. Bientôt les dames reçurent la permission d'avoir une entrevue avec leurs maris dans la caserne même. L'entrevue

pouvait durer une heure; la princesse Troubetzkoï vint la première; moi et Wolkonsky nous allâmes dans la chambre voisine; la princesse Troubetzkoï fut remplacée par la princesse Wolkonsky, qui, pendant une heure, causa dans la même chambre avec son mari.

L'arrivée de ces deux dames, si grandes par leur caractère, eut une influence bienfaisante sur nous tous; nous ne formâmes depuis qu'une seule et même famille. Nous tous, nous les aimions comme nos sœurs, et leur première pensée était toujours notre bien-être; en un mot tout ce que le cœur d'une femme devine par l'instinct de l'amour, cette source de tout ce qui est grand, fut deviné et fait; depuis leur arrivée nos rapports avec nos parents et nos amis, avec tous ceux qui nous étaient chers, ne furent plus interrompus, car elles avaient soin de faire part à nos famille de tout ce qui pouvait les consoler dans leur incertitude sur notre sort. Comment énumérer tout ce qu'elles ont fait pour nous pendant les longues années qu'elles avaient vouées à leurs maris et en même temps à nous. Comment se rappeler les mêts improvisés qu'elles nous apportaient dans notre caserne de la mine de Blagodatskoï, mêts apprêtés par les princesses Troubetzkoï et Wolkonsky, qui avaient étudié la théorie de la science culinaire, mais ne savaient pas la mettre en pratique?

Nous étions enchantés et tout nous semblait si délicat, que le pain à demi cuit, mais fait de la main de la princesse Troubetzkoï, nous semblait plus exquis qu'un chef-d'œuvre du meilleur boulanger de St.-Pétersbourg. Comment ne pas se rappeler de leurs visites quotidiennes, à une ou deux heures de l'après-midi. Les jours qu'il ne leur était pas permis de voir leurs maris, de loin nous les voyions venir, on leur apportait deux chaises, elles s'asseyaient vis-à-vis de l'unique fenêtre de notre réduit et passaient là une heure et plus dans une conversation par signes avec leurs maris? Tantôt elles venaient ensemble, tantôt chacune séparément. Le froid atteignait 20 degrés; enveloppées de leurs pelisses, elles restaient là jusqu'à ce que le froid engourdissait leurs membres. Je vis un jour la princesse Troubetzkoï serrant ses petits pieds, souffrant visiblement du froid; je fis part de mon observation au prince; il regarda les bottines de sa femme et vit qu'elle en portait de vieilles, assez usées, il me promit alors de la gronder de ce qu'elle n'avait pas mis ses nouvelles bottines fourrées mais qu'elle était sortie avec ses vieilles. Le lendemain ils purent se voir; le prince interrogea sa femme et apprit que les nouvelles bottines avaient leur existence réelle, mais qu'elle ne pouvait pas les mettre, car leurs rubans avaient été ôtés pour être mis à une calotte en satin que

la princesse m'avait faite pour mes travaux sous terre; cette calotte devait garantir mes cheveux du minerai, qui saupoudrait ma tête à chaque coup de marteau.

Mais bientôt arriva un ordre qui nous troubla dans notre repos ordinaire; il fut la cause d'une forte alarme, et eut un retentissement dans le cœur de nos deux anges-gardiens. On nomma, pour nous surveiller un jeune officier des ingénieurs-mineurs, nommé Rick; nous ne prévoyions aucun changement dans notre position, mais après le dîner, ou bien c'était après le thé, M. Rick nous vint intimer l'ordre de nous retirer dans nos réduits; il nous dit que nous y resterions enfermés tout le temps que nous ne serions pas occupés dans les mines, que nous ne devions plus les quitter ni pour dîner ni pour souper; que nos gardiens nous apporteraient notre dîner, ainsi que le souper et le thé. Nous montrâmes à M. Rick nos réduits, lui exposâmes qu'il nous serait impossible de supporter l'air suffoquant et vicié si nous y restions enfermés pendant 18 heures, cherchant à lui prouver, que nulle santé ne serait en état de résister à une position si malsaine. Aucune parole ne put émouvoir M. Rick. Il croyait que nous ne voulions pas obéir à ses ordres et cria aux soldats: „Chassez-les!" Les soldats étaient là pour lui obéir, mais ils nous connaissaient,

nous entrâmes donc dans nos cellules sans dire un mot et les soldats nous regardaient en silence. Dès que M. Rick fut parti, nous discutâmes ce qu'il nous restait à faire. Ce que nous avions dit à M. Rick venait de notre ferme conviction et il était, en effet, impossible de supporter l'air du petit réduit dans lequel nous nous trouvions, et où nous ne pouvions qu'être assis ou couchés. Troubetzkoï devait se courber en se levant, car il heurtait le plafond avec sa tête. Après avoir longtemps discuté, l'un de nous, je ne sais plus lequel, eut la pensée de refuser toute nourriture tant que les conditions de notre emprisonnement ne seraient pas changées. La proposition fut agréée unanimement; le soir même nous refusâmes de souper, le lendemain nous allâmes à notre travail sans avoir déjeuné; à notre retour de la mine nous refusâmes de dîner; ainsi se passa la première journée sans que nous ayions pris la moindre nourriture; nous refusions même l'eau qu'on nous offrait. La seconde journée nous fîmes de même. Je ne me rappelle plus, si ce fut la seconde ou la troisième journée de notre jeûne volontaire, qu'on ne nous appella pas au travail; on nous dit qu'on attendait M. Bournacheff. Nous nous attendions à une journée orageuse; vers midi nous vîmes un caporal et deux soldats portant la baïonnette au bout du fusil; ils s'approchèrent

de notre caserne et appelèrent les princes Troubetzkoï et Wolkonsky; nous prîmes congé d'eux, ne sachant pas quel sort les attendait, l'incertitude nous inquiétait malgré nous.

Je regardai par la fenêtre et vis les princesses Troubetzkoï et Wolkonsky, les quelles étaient là à attendre leurs maris qui devaient passer près d'elles. Mais leurs voix atteignaient à peine les oreilles de leurs époux; on le voyait par les gestes suppliants dont elles accompagnaient leurs paroles. C'est avec effroi que nous attendions le retour de nos deux camarades; nous vîmes qu'on les ramenait; je fis le signe de la croix, car c'était mon tour, ainsi que celui de Jacoubovitch et, à ce que nous dit Troubetzkoï, nous comprîmes seulement que M. Bournacheff était furieux. Je ne dirai rien de la grossièreté de ses expressions, cette grossièreté lui était innée; dans son monologue il nous menaçait du knout, du fouet etc.; il nous accusait de rébellion et nous disait, qu'il ne nous permettrait pas de nous révolter. Notre réponse fut très-courte et simple; nous répondîmes, que s'il appellait rébellion notre refus de prendre de la nourriture, nous le priions de se rappeler que, depuis notre séjour dans la mine de Blagodatskoï, nous avions strictement obéi à tous les ordres, que nous étions parfaitement contents de toutes ses dispositions jusqu'à l'arrivée de M. Rick, qui

voulait nous enlever la seule et innocente liberté dont nous jouissions; il est bien naturel, ajoutâmes-nous, de ne pas vouloir prendre de la nourriture quand on se trouve dans un réduit si étroit, où l'air est vicié. Nous fûmes congédiés d'une voix plus douce, mais sans avoir l'espoir d'une amélioration dans notre position. Puis passèrent dans le même ordre mes autres camarades. Ils entendirent la même chose et répondirent de même. A midi les portes de nos réduits furent ouvertes et tout alla comme auparavant. Je remerciai Dieu par une prière, venant du cœur, pour l'issue de cette épisode de notre vie à Nertchinsk. Nous n'avions pas réfléchi, en prenant notre décision; la proposition fut faite instinctivement adopté et exécutée de même. Mais le succès couronna notre désir de nous délivrer d'une position difficile que nous n'aurions pas supportée peut-être...

Nos travaux suivirent le même ordre, le seul changement dans notre vie était que les maris reçurent la permission de voir leurs épouses dans le logement de ces dames, où les accompagnait un soldat qui restait en faction devant la porte pendant tout le temps de l'entrevue. Le changement fit beaucoup de plaisir à nos dames. Le printemps vint, nous reçûmes la permission de faire, sous la garde de soldats et les jours que n'avions pas à travailler, des promenades sur les riches prairies que baigne l'Argoun.

De prime abord nous ne nous éloignions de notre caserne pas plus que de deux ou trois verstes; mais devenant de plus en plus hardis, nous poussâmes nos promenades jusqu'à l'Argoun même, qui coulait à dix verstes de notre résidence. La riche flore de cette contrée attira notre attention et nous admirions les beautés naturelles de la Sibérie, si nombreuses et si peu connues alors. Les deux frères Borissoff, amateurs d'histoire naturelle, s'occupaient surtout de collections de fleurs et de recherches zoologiques; ils rassemblèrent une masse de scarabées de différentes espèces et d'une beauté remarquable; ils firent plus tard une assez grande collection d'insectes, qui attira l'attention des naturalistes. Mais on nous désigna bientôt un autre travail; ce changement, loin d'alléger notre position, ajouta encore au poids qui pesait sur nous. Un employé fut envoyé d'Irkoutsk pour nous demander personnellement à chacun, si notre santé n'avait pas souffert de notre travail sous terre et si nous ne désirions pas travailler en plein air. Nous affirmâmes unanimement que le travail sous terre ne nous était pas à charge, et que nous le préférions au travail en plein air, car, dans ce cas, nous aurions à souffrir des intempéries du temps, et que notre santé n'avait pas souffert du travail sous terre. Nos représentations ne furent pas prises en considération et le lendemain on

nous envoya à un nouveau travail; nous nous étions tus sur une partie des causes qui nous faisaient préférer le travail sous terre au travail en plein air, mais nous comprenions que notre fardeau deviendrait plus lourd à supporter. Nous n'avions point de tâche à notre travail sous terre, nous travaillions tant que nous voulions et nous nous reposions de même; de plus le travail était terminé à onze heures, le reste du temps nous jouissions d'une pleine liberté. Et comment exprimer la sympathie que nous témoignaient les autres forçats, qui non loin de nous étaient occupés au même travail, mais dont le fardeau était triple en comparaison du nôtre.

Ils portaient les fers aux pieds et sur eux pesaient les plus lourds travaux des mines. Ils perçaient les nouvelles galeries, plaçaient les poutres qui les soutenaient et construisaient les voûtes; on les employait aussi comme charpentiers et ils construisaient solidement les souterrains; ils puisaient l'eau qui s'accumulait de temps à autre dans les mines; ils portaient le minerai que nous avions cassé jusqu'au puits par lequel on le montait et le portaient de là jusqu'à la place marquée. Quand ces hommes, endurcis dans le vice, à ce qu'on devait croire, nous rencontraient, ils nous témoignaient une sympathie muette mais très-marquée. Souvent quand je sortais de dessous terre pour

respirer quelques moments à l'air, l'un d'eux, Orloff, un célèbre brigand, un homme parfaitement découplé, à large poitrine, par sa force un véritable lansquenet du moyen âge, faisait un signe à ses camarades et se mettait à chanter d'une voix forte et argentée un mélancolique chant russe qui trouvait un écho dans mon âme; il me semblait proche et ami. Ce n'est pas par hasard qu'il chantait cette chanson, non, il exprimait par elle ce qu'il ne pouvait pas exprimer par des paroles. Ce n'est pas envers moi seul qu'il agissai ainsi, beaucoup d'autres forçats agissaient de même envers mes camarades, souvent ils prenaient nos marteaux et faisaient en dix minutes ce que nous n'aurions pas pu terminer en une heure. Et ils faisaient tout cela sans recevoir la moindre rétribution. On nous observait, et ce n'est que par quelques paroles prononcées à la hâte que nous pouvions exprimer, que nous les comprenions et les remerciions. Mais notre travail souterrain avait trouvé sa fin et nous allâmes à notre nouveau travail. Nous avions notre tâche fixe; les briseurs de minerai, d'ordinaire des enfants de mineurs, cassaient le minerai et séparaient celui qui était bon pour être fondu de celui qui ne l'était pas; nous ne pouvions nous occuper de ce travail, qui demande une grande habitude pour pouvoir distinguer et assortir le minerai suivant sa bonne ou sa mauvaise

qualité. On donna donc à chaque couple de nous un brancard, et notre tâche était d'en porter chaque jour 30, chacun de 5 pouds de minerai, depuis la place où on le cassait jusqu'au lieu de l'entrepôt. La distance était de 200 pas. Nous nous mîmes à notre tâche, mais nous n'étions pas tous en état de la faire; ceux qui étaient les plus forts remplaçaient leurs camarades plus faibles et le travail se faisait ainsi. A onze heures un coup de sonnette marquait la fin du travail, mais à une heure un autre coup nous y rappelait, et il ne se terminait qu'à cinq ou six heures. Le nouvel arrangement doublait de cette manière le temps de notre travail et le travail lui-même: nos promenades sur les bords de l'Argoun n'avaient plus d'attraits pour nous, nous nous réjouissions de nous reposer quand on nous le permettait. Du reste notre position était supportable, et le poids de notre travail était allégé par la liberté dont nous jouissions dans l'intérieur de notre caserne et par les consolations de nos dames, qui souvent étaient témoins de nos travaux et en allégeaient le poids par leurs causeries. Mais cet état de choses aussi devait changer. C'était en juillet ou en août qu'on annonça que le nouveau commandant, M. Léparski, était arrivé dans les mines de Nertchinsk et viendrait le lendemain nous visiter.

Beaucoup de mes camarades le connaissaient

personnellement; lorsqu'il était colonel du régiment de chasseurs à cheval de Sieversk, il avait la réputation d'un chef doux et indulgent et ses camarades et ses subordonnés l'aimaient généralement. C'est avec plaisir que nous l'attendions. Il arriva le lendemain accompagné de M. Bournacheff; il fut affable et poli envers nous tous, et en nous quittant il nous laissa l'espoir, que notre sort s'améliorerait. Mais cet espoir fut bien déçu. Le lendemain on nous mena dans la forge la plus proche et nous riva des chaînes aux pieds. En même temps on détacha douze cosaques et un sous-officier pour nous surveiller, et notre position prit un nouvel aspect. L'employé des mines et le directeur craignaient de nous témoigner de l'indulgence, qu'on aurait put dénoncer au commandant; les cosaques formant notre garde craignaient aussi une dénonciation de la part du directeur des mines. Les deux pouvoirs se méfiant l'un de l'autre, se trouvaient dans les mêmes rapports envers nous. Du reste le choix des cosaques était si parfait, que je ne pouvais assez admirer ces braves jeunes gens. Tous savaient lire et écrire; plusieurs d'entre eux avaient fait leurs études à l'école cantonnale et nous étonnaient par leurs connaissances variées et une éducation qu'on n'aurait jamais cru trouver dans une contrée si éloignée. On parle peu de cette contrée, et si l'on en parle, c'est comme d'un pays sauvage où les

hommes et la nature sont encore plongés dans leur grossièreté primitive, tandis que nous trouvâmes le contraire. Bientôt les cosaques nous aimèrent et leur soif de s'instruire qu'ils voulaient étancher en causant avec nous, nous étonnait et nous rejouissait. Quelques-uns d'entre eux ont été plus tard promus officiers et tous, en général, se distinguaient par leur bonne conduite. Du reste si l'on excepte le poids de nos chaînes, tout resta dans l'ancien ordre; les travaux étaient les mêmes, seulement les promenades, pendant les journées où nous n'avions pas à travailler, n'eurent plus lieu, car il aurait été ridicule de vouloir se promener portant de lourds ornements aux jambes. Ainsi s'écoulaient les journées et les semaines. Nos dames ne se lassaient pas de nous consoler par leurs discours, par une attention continue et par cette pure amitié, qui pose son cachet sur tout ce qu'elle touche et le sanctifie. Pendant ce temps la prison qui avait été construite à Tchita s'emplissait de nos camarades, qu'on y amenait des différentes forteresses, où ils étaient détenus. Bientôt vint aussi notre tour de les rejoindre. Je ne me rappelle plus, si ce fut en octobre ou en novembre, que nous montâmes de nouveau dans des charrettes. Nos cosaques nous accompagnaient, et nous prîmes de nouveau la grande route de Nertchinsk. — Bientôt nous aperçumes dans le lointain la prison de Tchita; nous nous approchions

de plus en plus de notre séjour futur. Une haute palissade l'entourait; nous nous arrêtâmes à la porte; le major de place, M. Joseph Leparski, nous reçut, les sentinelles nous laissèrent passer, nous nous jetâmes dans les bras de nos amis: Poustchine, Narychkine, Von-Wisine. On nous indiqua nos places dans les quatre chambres allouées à nos amis; le bruit de chaînes rendait d'abord toute conversation impossible; plus tard nous nous y habituâmes.

Les demandes, les causeries étaient sans fin pendant les premiers jours qui suivirent notre arrivée. Le sort commun nous lia encore plus. Le sentiment d'amitié pour tous resta inébranlable, mais les différentes nuances dans les rapports personnels en rapprochant les uns des autres les unit plus distinctement. Ces rapports continuèrent plus tard et continuent aussi maintenant encore parmi eux, car l'amitié reposant dans une confiance mutuelle le cœur reste inébranlable dans ceux dont les actions ne sont que le reflet de cet amour éternel, qui est un don de la main généreuse de celui qui est l'Amour Suprême et Parfait.

Je termine mon récit par l'expression d'un souvenir plein de reconnaissance sans bornes pour les treize années que j'ai passées avec mes camarades de prison, d'abord dans la prison de Tchita, puis dans la manufacture de Pétrovsk.

Le caractère politique de la *Société de prospérité* n'existe plus; mais le cachet moral qu'elle a imposé à tous ses membres est resté intact, et il est la source intarissable de ce respect mutuel, de ce sentiment moral, qui nous animaient tous dans nos rapports si intimes. Ce respect mutuel n'était pas fondé sur des convenances mondaines, ni sur les habitudes de l'éducation; mais il avait par base l'amour de chacun pour tout ce qui porte le sceau de la vérité et de l'honneur. Les adolescents qui étaient parmi nous devinrent des hommes sous l'influence de cette pente morale commune à tous et restèrent fidèles à ce caractère. Disséminés dans tous les recoins de la Sibérie, ils gardèrent le sentiment de leur propre dignité, et méritèrent l'estime de tous ceux avec qui ils entrèrent en rapports intimes. Je ne puis terminer ces lignes sans adresser une prière fervente à celui qui a été notre Sainte Providence, à celui qui est le seul semeur de toutes les bonnes semences, la seule source de tout bien. Gloire et reconnaissance à Lui!

Jaloutorowsk le 7 mai 1856.

Eugène Obolenski.

Appendice.

I.

Exécution des cinq condamnés.

C'était la nuit du 14 au 15 juillet 1826. Un échafaud, construit dans la prison centrale, sous l'inspection de l'architecte Gerney et du maître de police Posnikoff, attendait les cinq condamnés à une mort ignominieuse, — mais non, jamais un genre de mort, quel qu'il soit, n'est ignominieux pour celui qui meurt pour sa patrie. La veille, le gouverneur-général Koutousoff avait fait l'essai de l'échafaud, on avait suspendu des sacs pleins de sable et pesant huit pouds, aux cordes qui étaient destinées à pendre les condamnés; il y en avait de plusieurs grosseurs. Koutousoff, s'étant assuré lui-même de la solidité des cordes, ordonna de prendre celles qui étaient moins grosses, afin que le nœud coulât plus facilement. Après l'essai, Koutousoff ordonna d'envoyer entre onze heures et mi-

nuit l'échafaud à l'ouvrage couronné situé près de la forteresse de Petro-Pavlovsk, qui était destiné pour être la place de l'exécution.

Six charrettes portaient les pièces de l'échafaud, mais cinq seulement arrivèrent au lieu de leur destination, la sixième, l'essentielle, sur laquelle se trouvaient la solive et les anneaux en fer, était disparue; on dut donc préparer sur le champ une nouvelle solive et des anneaux en fer, de manière que l'exécution, au lieu d'avoir lieu à 2 heures du matin, n'eut lieu qu'à 5.

A minuit arrivèrent dans la forteresse le gouverneur-général et le chef des gendarmes (chef de la police secrète); avec eux vinrent aussi des soldats du régiment de grenadiers de Pavlovsk, qui formèrent un carré devant l'hôtel de la monnaie; puis on fit entrer dans ce carré tous les condamnés, excepté les cinq qui devaient subir la mort. Ensuite on fit l'appel nominal de chacun suivant la catégorie de son crime et on le mena au glacis où il fut placé devant un peloton de soldats de l'arme à laquelle il avait appartenu, c'est-à-dire ceux qui avaient servi dans la cavalerie devant des soldats de la cavalerie, les fantassins devant des fantassins; on leur ôta leurs uniformes qu'on brûla sur des bûchers, on rompit sur la tête du condamné son épée, qui du reste avait été sciée d'avance, puis on les habilla d'une espèce de robe de chambre. Enfin les condamnés furent ramenés l'un après l'autre dans leurs casemates, d'où, pendant un mois ou en-

viron, on en expédiait chaque nuit quelques-uns à Schlüsselbourg, mais toujours par deux, trois ou quatre.

Les cinq condamnés à mort allèrent au lieu d'exécution gardés aussi par des soldats du régiment de Pavlovsk et accompagnés du maître de police Tchichatcheff. L'échafaud, entouré de soldats, se construisait encore. Les condamnés avaient les fers aux pieds. Kahoffsky marchait le premier, il était suivi de Bestoucheff, bras dessus bras dessous avec Mouravieff, puis venait Pestel ayant Ryléeff à son bras. Ils parlaient français entre eux, mais on ne pouvait pas distinguer ce qu'ils se disaient. On entendit seulement Pestel dire en passant devant l'échafaud, qui se construisait encore: „*C'est trop!*"

Ils durent se reposer quelques moments sur l'herbe. Puis, comme l'échafaud ne pouvait pas être bientôt terminé, on les enferma chacun à part dans les casemates de l'ouvrage couronné. Quand l'échafaud fut terminé, ils sortirent accompagnés du prêtre. Le maître de police Tchichatcheff lut la sentence du Tribunal suprême, qui se terminait par les mots: „*pendre pour ces crimes!*"

Alors Ryléeff, gardant tout son sang froid, dit à ses camarades d'infortune: „*Messieurs, faisons ce qui nous reste encore à faire!* et tous les cinq tombèrent à genoux et firent le signe de la croix en levant les yeux vers le ciel. Ryléeff seul parlait, il priait Dieu pour le bonheur de la Russie

Quand ils se levèrent, chacun prit congé du prêtre, en baisant la croix et la main du prêtre.

mais Ryléeff la lui saisit et dit d'une voix ferme, en posant sur son cœur: „*N'est-ce pas, mon père, qu'il ne bat pas plus vite?*“ puis il ajouta: „*Mon père, priez pour moi, pauvre pécheur, n'oubliez pas ma femme et bénissez ma fille!*“ Il fit le signe de la croix et monta les marches de l'échafaud, les autres le suivirent, excepté Kahoffsky qu'on ne put arracher qu'avec peine de la poitrine du prêtre, qu'il embrassait en pleurant. On les plaça dans l'ordre suivant, de droite à gauche: *Pestel, Ryléeff, Mouravieff, Bestoucheff, Kahoffsky.*

Il y avait deux exécuteurs des hautes œuvres qui mettaient la corde au cou du patient, puis un bonnet blanc sur la tête. Chaque condamné portait sur la poitrine un morceau de cuir, sur lequel son nom était écrit avec de la craie; ils étaient en robes de chambre blanches; de lourdes chaînes étaient rivées à leurs jambes. Quand tout fut prêt, un ressort joua, le plancher s'échappa sous leurs pieds et dans ce même moment Ryléeff, Pestel et Kahoffsky (d'autres nomment Mouravieff au lieu de Pestel) tombèrent à terre; leurs cordes s'étaient rompues. Le bonnet était tombé de dessus la tête de Ryléeff et on voyait ses sourcils ensanglantés et du sang derrière son oreille droite, il s'était fait mal en tombant. Il était assis accroupi, car il était tombé dans l'intérieur de l'échafaud. Lorsque le plancher fut remonté, la corde de Pestel était trop longue, de manière qu'il touchait des pieds le plancher, ce qui prolongea ses souffrances. Ryléeff dit en remontant

sur l'échafaud: *„Quel bien peut-on espérer d'un Gouvernement qui ne sait pas même pendre? Notre mort ne leur suffit pas, ils veulent encore nous torturer.*

Ainsi périrent ces cinq martyrs qui, les premiers en Russie, prononcèrent le mot *Constitution.*

II.

Presque tous les décabristes étaient enfermés dans la forteresse de Pétro-Pavlovsk; dans le ravelin d'Alexéevsk (où l'on enferme d'ordinaire les prisonniers les plus dangereux) se trouvaient outre *Ryléeff**) et le prince Obolenski: MM. Antoine Arbousoff, Nicolas et *Michel Bestoucheff*, le prince Serge Wolkonsky, Guillaume Küchelbecker, Michel Lounine, Mathieu et *Serge Mouravieff-Apostol*, le prince Alexandre Odoieffsky, Nicolas Panoff, *Paul Pestel*, Jean Poustchine, le prince Serge Troubetzkoï, le prince Dmitri Tchepine-Rostoffsky et *Pierre Kahoffsky.*

*) Nous indiquons en *caractères italiques* ceux de ces malheureux qui ont été pendus.

Naumbourg, imprimerie de G. Paetz.

En vente.

Alexandre II devant l'Europe. Prix 8 Ngr.

S. Sulima. Lettres d'un Ukrainien sur la Bosnie russe. Prix 10 Ngr.

S. Sulima. La Russie aux Russes comme la Pologne aux Polonais. Prix 8 Ngr.

Docteur Leger. Trois mois de séjour en Moldavie. Prix 20 Ngr.

Prince J. Gagarin, S. J., Tendances catholiques de la société russe. Prix 10 Ngr.

Edmond Taigny. Catherine II et la princesse Daschkoff. Prix 10 Ngr.

Guerre de Russie en 1812 — Le général sir Robert Wilson, commissaire anglais au camp russe pendant la guerre de 1812. Par E. D. Forgues. Prix 10 Ngr.

O zbawicielu Polski. 6 Ngr.

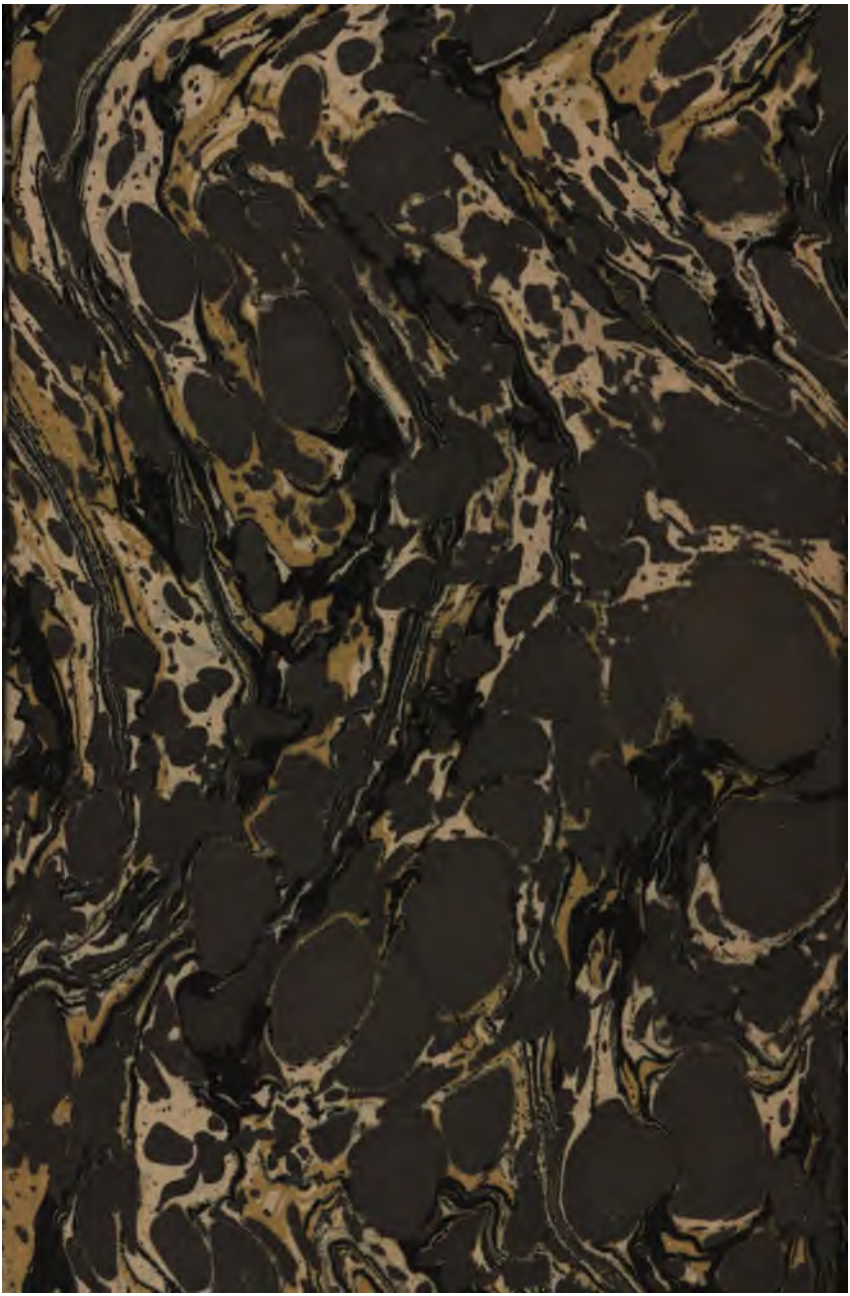
Sous presse.

Mémoires secrets et inédits de Stanislas Auguste — comte Poniatowski — dernier roi de Pologne — relatifs à ses rapports intimes avec l'impératrice Catherine II et à son avènement au trône. — Journal privé du roi Stanislas Auguste pendant son voyage en Russie pour le couronnement de l'empereur Paul Ier. Suivi d'une relation de ses funérailles, depuis le 12 février jusqu'au 8 mars 1798.

Procès en diffamation du prince Simon Woronzoff contre le prince Pierre Dolgoroukow. Brochure.

Imprimerie, lithographie de G. Pick.

DK 770 .O314 1862 C.1
Mon exil en Siberie /
Stanford University Libraries
3 6105 040 112 562

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305